

*EXAMEN DE LA RELIGION*

*OU*

*DOUTES SUR LA RELIGION  
DONT ON CHERCHE L'ECLAIRCISSEMENT DE BONNE  
FOI*

## {Chapitre} I

*<sup>(1)</sup>Qu'il doit être permis à un chacun d'examiner sa religion,  
et qu'il est nécessaire de le faire*

1. Il doit nous être permis, <sup>(2)</sup>même il est nécessaire que chacun examine sa religion. <sup>(3)</sup>Car que peut-il y avoir, depuis le commencement de notre vie jusqu'au moment de notre mort, qui nous intéresse davantage que l'état où nous devons être après la fin de nos jours? L'état heureux ou malheureux où nous sommes pendant la vie peut finir à chaque instant, <sup>(4)</sup>nous savons <sup>(5)</sup>qu'il finira, et l'état où nous <sup>(6)</sup>serons après la mort n'a d'autres bornes que l'éternité. Dans les premières années de notre vie, nous n'avons pas assez de capacité, ni de force, pour nous occuper d'autre chose que du présent; il fait sur nous des impressions qui nous empêchent d'examiner l'avenir. Cette foiblesse nous fait croire facilement ce que nous disent ceux en qui nous trouvons <sup>(7)</sup>le plus de lumières, et ce qui n'est en eux qu'un effet de leur expérience, nous le regardons comme <sup>(8)</sup>une suite d'une connoissance naturellement plus étendue que la nôtre<sup>(9)</sup>: ils prévoient la vicissitude des saisons, ils prennent des mesures pour nous en garantir, etc. La religion nous promet un bonheur éternel et nous menace d'un malheur sans fin, selon la différente conduite que nous aurons gardée pendant notre vie, conduite qu'elle nous prescrit: pouvons-nous nous étourdir jusqu'au point de ne pas examiner qui fait ces promesses et ces menaces, et quels en sont les fondemens?

2. On ne peut douter que dans toutes sortes de religions il n'y ait des personnes de bonne foi: <sup>(10)</sup>j'en appelle au témoignage de tous les voyageurs. Or si un <sup>(11)</sup>chrétien de bonne foi ne veut pas examiner sa religion, pourquoi voudra-t-il qu'un mahométan de bonne foi examine la sienne? Celui-ci croit également que sa religion vient de Dieu, qui l'a révélée par Mahomet, comme le chrétien croit que Dieu a révélé la religion chrétienne par Jésus-Christ. <sup>(12)</sup>Il y a bien de l'injustice parmi les hommes: chaque secte, chaque cabale se croit infaillible et ne veut point s'appliquer à soi-même les objections qu'elle fait aux autres; le préjugé ne nous laisse pas seulement entrevoir le danger de la rétorsion.

3. Plus on examine la vérité et plus on la connoît. L'examen et l'attention sont une prière naturelle, disent les philosophes<sup>#1</sup>, que nous faisons à Dieu, pour <sup>(13)</sup>le porter à nous découvrir la vérité. Si la religion chrétienne est véritable, l'examen nous fortifiera dans sa croyance; si elle est fausse, quel bonheur pour nous de sortir de l'erreur! La religion est, <sup>(14)</sup>dit-on, un dépôt précieux que les pères ont laissé à leurs enfans. Si ce dépôt n'est pas un <sup>(15)</sup>rien, une fiction, que craignons-nous de l'examiner? Si c'est une fable, quel mal y aura-t-il de reconnoître que ce qu'on nous a donné comme une réalité n'est qu'une imagination de nos ancêtres?

4. Nous ne sommes dans une croyance, ou dans un sentiment, que par <sup>(16)</sup>raison ou par préjugé. Nous y sommes par raison, lorsque nous l'embrassons après un sérieux examen et par l'évidence de la démonstration; nous y sommes par préjugé, quand nous l'embrassons par quelque autre voye que ce soit, comme lorsque nous croyons que quelque chose est, uniquement parce que nos pères, nos pasteurs, nos maîtres, nos amis nous l'ont appris, et nous ont dit que cela étoit ainsi.

Ce que nous croyons par raison ne sauroit être faux, <sup>(17)</sup>lorsque nous avons pris toutes les précautions qu'on doit prendre pour former un jugement solide, <sup>(18)</sup>parce que la raison est une lumière qui vient constamment de Dieu, et que Dieu ne sauroit nous tromper. Ce que nous croyons par préjugé peut être faux ou véritable, et nous ne devons croire qu'il est l'un ou l'autre qu'après un sérieux examen. Ainsi, lorsque nous croyons une religion véritable sans l'avoir examinée, et seulement parce que nous y sommes nés, <sup>(19)</sup>enfin parce que ceux qui avoient quelque autorité sur nous nous l'ont dit, nous <sup>(20)</sup>ne la croyons véritable que par préjugé. Cette religion peut donc être fausse, et nous avons beau être de bonne foi, <sup>(21)</sup>nous sommes menacés du dernier des malheurs, si nous sommes dans l'erreur et les autres sectes dans la véritable voye.

Qu'un chrétien considère le malheur d'un mahométan de bonne foi, qui n'est dans sa religion que par préjugé: le mahométan pense du chrétien ce que celui-ci pense du mahométan. Or jusqu'à ce que <sup>(22)</sup>nous n'ayons examiné notre religion, qui nous a dit que nous ne sommes point dans la malheureuse situation <sup>(23)</sup>du

mahométan? Qu'est-ce qui nous rassure? Est-ce notre préjugé? Est-ce <sup>(24)</sup>notre bonne foi? <sup>(25)</sup>Mais on ne sauroit nier que dans toutes les religions on ne trouve ce préjugé et cette même bonne foi.

Le chrétien se flatte lorsqu'il croit que toutes les autres religions sont visiblement mauvaises. Il n'est pas en cela de si bonne foi que l'Écriture, qui dit que Jésus-Christ paroît une folie aux nations, et que les Juifs le regardent comme leur honte: *gentibus stultitiam, Judaeis scandalum*<sup>#2</sup>. Tous les autres peuples de la terre nous croient les plus déraisonnables en matière de religion: les payens nous disent<sup>(26)</sup> que nous adorons un homme et un morceau de pain, et qu'ainsi nous n'avons rien à leur reprocher; les Turcs nous accusent de multiplier la divinité. Enfin, si nous croyons que les autres doivent embrasser notre religion parce que les leurs contiennent des impertinences, ils soutiennent <sup>(27)</sup>qu'il n'y a rien de plus extravagant que ce que nous appelons mystères. Ainsi, puisque chacun <sup>(28)</sup>ne juge que par préjugé du ridicule de la religion de son voisin, l'examen seul peut <sup>(29)</sup>ou nous rassurer, ou nous détromper.

<sup>(30)</sup>Je crois donc cet examen non seulement utile, puisqu'il peut nous détromper si nous sommes dans une fausse religion, ou nous affermir si nous sommes dans la véritable, mais, de plus, je le crois nécessaire et indispensable, puisque nous ne voyons rien qui nous intéresse tant que l'éternité. <sup>(31)</sup>Un nombre infini d'hommes nous crient, par leur conduite et par leurs paroles, que nous sommes dans une fausse religion, que nous souffrirons éternellement; et nous aurons l'assurance de demeurer tranquilles et de ne pas <sup>(32)</sup>seulement examiner si tant de personnes se trompent, ou si c'est nous qui donnons dans l'illusion!

<sup>(33)</sup>Examinons un moment combien le nombre des chrétiens est petit. La terre a quatre parties: l'Asie, l'Afrique, l'Europe et l'Amérique. On doit compter pour peu de chose les chrétiens d'Asie, d'Afrique et d'Amérique.<sup>(34)</sup> Reste l'Europe: le Turc en occupe une partie; le Moscovite, que nous <sup>(35)</sup>damnons parce qu'il est schismatique, y possède un grand royaume; nous damnons aussi l'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, la Suède, presque toute l'Allemagne et la plus grande partie de la Suisse, parce qu'ils sont hérétiques. Combien même y a-t-il d'hérétiques dans les états qui nous restent? Je ne prétens pas conclure de notre petit nombre que nous avons tort: mais je soutiens, si je parle à des personnes raisonnables, qu'il doit au moins nous porter à examiner si nous avons raison. Les autres hommes ne sont-ils pas comme nous l'ouvrage de Dieu? Et notre amour propre peut-il nous aveugler jusqu'au point de nous faire croire, avant que de<sup>(36)</sup> l'avoir bien examiné, que nous sommes les seuls que Dieu sauvera? D'ailleurs, ne dois-je pas craindre de <sup>(37)</sup>m'exposer à ne pas suivre la volonté de Dieu? Car enfin, avant l'examen, je ne suis pas assuré de la suivre, et je dois <sup>(38)</sup>dire, avec David: *notam fac mihi viam in qua ambulem, doce me justificationes tuas*<sup>#3</sup>. Comment pourrai-je, <sup>(39)</sup>sans cet examen, discerner les fables des hommes d'avec la loi de Dieu? *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua*<sup>#4</sup>.

Il se fait dans le monde une circulation de toutes choses, et<sup>(40)</sup> même de la religion. L'Orient a été le centre du paganisme, ensuite de la religion chrétienne; aujourd'hui il l'est de la mahométane. Ce qu'il y a de particulier, et qui convient au sujet de ce chapitre, c'est que, comme les anciens chrétiens qui succédèrent aux payens se mocquoient de leur religion, les mahométans <sup>(41)</sup>d'aujourd'hui, qui ont succédé aux chrétiens, les tournent sans cesse en ridicule, <sup>(42)</sup>ils les plaignent, ils leur font pitié. Est-ce le mahométan, ou le chrétien, qui se trompe?

5. L'homme ne doit agir que par raison: Dieu même n'agit sur nous que par cette voye, et les théologiens conviennent qu'il éclaire l'esprit avant que d'échauffer le cœur. La foi vient de l'ouïe, selon l'Écriture<sup>#5</sup>, c'est-à-dire que la foi vient à nous parce que les hommes nous disent que Dieu a révélé certaines vérités. La foi suppose donc la raison, et celle-ci ne doit se <sup>(43)</sup>taire que lorsqu'elle est conduite jusqu'à la foi. C'est-à-dire que la raison, qui nous découvre que Dieu est infallible, nous doit convaincre de la révélation, après quoi elle doit croire aveuglément<sup>#6</sup>. Or Dieu ne nous révélant point la religion par lui-même, nous devons constamment examiner si celle que certains hommes <sup>(44)</sup>nous proposent est préférable à celle que d'autres hommes proposent ailleurs. Car les hommes ne sont point infallibles, et puisque ce sont les hommes qui nous apprennent la révélation, il est certain, comme dit l'auteur de la *Recherche de la vérité*, «que tout ce que les hommes nous apprennent est soumis à notre raison». «Il n'est pas permis de croire les hommes sur leur parole», continue le même auteur: «ce n'est pas une preuve suffisante pour croire une chose, que de l'entendre dire par un homme

qui parle avec zèle et avec gravité. <sup>(45)</sup>Car enfin, ne peut-on jamais dire des faussetés et des sottises de la même manière qu'on dit de bonnes choses, principalement si l'on s'en est laissé persuader par simplicité, ou par foiblesse?»<sup>#7</sup> <sup>(46)</sup>Tous les auteurs des différentes religions n'ont-ils pas parlé de même?

<sup>(47)</sup>=S=Dans les affaires de conséquence, on veut rendre raison de sa conduite, on ne veut pas agir par hazard<sup>#8</sup>; pourquoi serons-nous moins exacts en matière de religion? <sup>(48)</sup>Y a-t-il rien qui nous intéresse davantage que l'état où nous devons être éternellement? S'il ne faut rien <sup>(49)</sup>innover en matière de religion, si l'ancienneté <sup>(50)</sup>en est le caractère, que devoient dire les Juifs à la vue du bouleversement que Jésus-Christ vouloit faire à leur religion? Ce bouleversement alors étoit nouveau, jamais il n'a été prédit; au contraire, ils attendoient le Messie sous une autre face<sup>#9</sup>. Luther et Calvin n'ont pas tant bouleversé chez les catholiques et ils <sup>(51)</sup>sont traités de novateurs.

Dans la religion chrétienne, <sup>(52)</sup>on prend Dieu pour un subtil sophiste, ou un délié chicaneur qui veut tromper les hommes, que de lui faire envoyer son fils incognito à un seul peuple, et puis faire le procès au reste des hommes: *je vous ai envoyé mon fils, etc.*<sup>#10</sup>

6. Pour être <sup>(53)</sup>donc dans la disposition de suivre exactement la volonté de Dieu en matière de religion, il <sup>(54)</sup>faut commencer par lui faire un sincère sacrifice de ses préjugés. =S=Presque tous les hommes soutiennent avec force et avec zèle les choses pour lesquelles on leur a inspiré de la vénération et de l'attachement dès l'enfance<sup>#11</sup>. Ce que nous avons appris des personnes qui avoient quelque autorité sur nous, <sup>(55)</sup>ou en qui nous avons confiance, a gravé des traces profondes dans notre cerveau, la nature a lié certaines pensées à ces traces: <sup>(56)</sup>peu de personnes sont en état de les effacer et de s'en former d'autres que la seule raison <sup>(57)</sup>excite. C'est par où il faudroit commencer, mais l'orgueil, l'intérêt et les préjugés sont trois obstacles en matière de religion que peu de personnes peuvent surmonter.

=S=Celui qui est dans l'erreur de bonne foi, et qui n'a pas le moyen d'en sortir, <sup>(58)</sup>doit espérer en la miséricorde et bonté de Dieu, mais celui-là doit trembler, qui demeure dans l'erreur parce qu'il ne veut pas s'éclaircir, faute de soin et de diligence<sup>#12</sup>. N'est-il pas surprenant de voir dans toutes les religions des personnes d'un bon sens merveilleux en toute autre chose tomber de sang froid dans des impertinences, s'habiller d'une certaine façon, faire des tours, des demi-tours, babiller <sup>(59)</sup>tantôt haut, tantôt bas, badiner avec un morceau de pain, le montrer, le cacher, monter sur un autel, en descendre, remonter, etc.?

7. Ceux qui disent qu'ils ne risquent rien de demeurer dans la religion chrétienne<sup>#13</sup> ne prennent pas garde qu'en cela ils pèchent contre <sup>(60)</sup>la religion chrétienne, parce qu'elle oblige de croire, non qu'on ne risque rien en la suivant, mais qu'on est obligé de la suivre, et <sup>(61)</sup>que ceux qui ne la suivent pas sont damnés. D'ailleurs, ceux des autres religions tiennent le même langage: le Turc dit qu'il ne risque rien de suivre la religion de ses pères, qui est celle de la nature, que le chrétien risque tout de croire un Dieu triple, un Dieu dans un morceau de pain, un Dieu homme, en un mot, bien des choses opposées à la <sup>(62)</sup>droite lumière de la raison, que c'est <sup>(63)</sup>tout risquer que de suivre une doctrine contraire à cette lumière, qui constamment vient de Dieu: donc il faut examiner sa religion.

8. Les hommes ont si bien reconnu dans tous les tems la nécessité de la révélation pour établir une religion, que tous les auteurs des sectes se sont vantés que Dieu leur avoit révélé ce qu'ils enseignoient aux autres. Mais si Dieu l'a révélé à <sup>(64)</sup>l'un, il ne lui auroit pas plus coûté de le révéler aux autres. Dieu est partout présent quand il conserve, présent quand il révèle. <sup>(65)</sup>Donc il faut examiner s'il est vrai qu'il ait révélé, et à qui il a révélé. A certains mouvemens sont liées certaines impressions; vous n'avez reçu que les mouvemens <sup>(66)</sup>où est liée l'impression que votre religion est la véritable; vous ne sauriez ne pas la croire telle qu'en examinant la cause de ces mouvemens.

L'onction dépend du tempérament, <sup>(67)</sup>c'est le propre des tempéramens tendres: <sup>(68)</sup>M. de Fénelon, Archevêque de Cambrai, écrivoit avec onction contre M. Bossuet, Évêque de Meaux, saint Jérôme <sup>(69)</sup>a écrit avec onction contre saint Augustin, saint Paul contre saint Pierre, saint Cyprien soutenoit avec onction que le

baptême des hérétiques ne valait rien<sup>#14</sup>. Chacun croit parler le langage du Saint-Esprit: à quel caractère devrait-on le reconnoître? <sup>(70)</sup>Mais la plupart du tems la brigue fait la décision: =F=nous qui sommes hommes, ne savons-nous pas bien jusqu'à quel point d'autres hommes ont pu être <sup>(71)</sup>ou imposteurs, ou dupes?<sup>#15</sup>

9. <sup>(72)</sup>Tout le monde sait que la religion n'est pas uniforme <sup>(73)</sup>dans l'univers. Dans le même climat, dans la même ville, on nous enseigne en divers endroits, sous le nom de religion, des dogmes différens et entièrement opposés. <sup>(74)</sup>Ceux qu'on enseigne en Angleterre sont incompatibles avec ceux qu'on enseigne à Rome, la religion des Chinois exclut celle des Persans. Chaque <sup>(75)</sup>société se croit infallible et foudroye <sup>(76)</sup>la religion de son voisin. On ne peut imaginer d'aveuglement plus extrême que celui de s'étourdir sur un sujet si intéressant. Nous n'avons que notre bonne foi et le préjugé de l'éducation qui nous rassure. Mais est-ce assez pour demeurer tranquilles? Les autres religions ne nous offrent-elles point des exemples d'une égale bonne foi, et d'une éducation qui opère la même assurance? Que chacun <sup>(77)</sup>donc examine sa religion, qu'il voye s'il n'est pas dans la même erreur où il assure qu'est son voisin<sup>(78)</sup>; car enfin la vérité ne craint point l'examen.

Mais quel affreux détail, <sup>(79)</sup>dit-on, que celui d'examiner quelle est la véritable religion! Il y a plus de religions que de nations. D'ailleurs, il faut être <sup>(80)</sup>exact critique, et judicieux, pour discerner le vrai d'avec le faux. C'est ainsi qu'on s'étourdit. Mais la plupart de nos erreurs et de nos paralogismes viennent de ce que nous raisonnons sur des mots, =S= avant que d'en fixer le véritable sens<sup>#16</sup>. Ainsi, avant que de voir si notre religion doit être préférée à celle des autres, déterminons ce que c'est que religion, et ce que c'est que de croire: peut-être abrègerons-nous <sup>(81)</sup>un détail qui nous épouvante.

Toutes les questions de la religion se réduisent à celle-ci: savoir si Dieu a parlé et quelles sont les vérités qu'il a révélées. Ce qui sera examiné dans <sup>(82)</sup>les chapitres suivans.

## {Chapitre} II

<sup>(83)</sup>*Ce que c'est que religion. Des preuves que doit avoir la véritable religion, et des conditions que ces preuves doivent avoir*

1. La religion est <sup>(85)</sup>le culte duquel Dieu a révélé aux hommes qu'il vouloit être <sup>(86)</sup>honoré, en les obligeant à croire <sup>(87)</sup>de certaines choses et à en pratiquer d'autres<sup>#17</sup>. On appelle fausse religion le culte que les hommes rendent à Dieu sans que Dieu l'ait révélé et exigé. Croire c'est soumettre sa raison à ce que Dieu a révélé. Ainsi, la foi suppose l'autorité divine, <sup>(88)</sup>et, par conséquent, dire qu'il faut croire sans raisonner, <sup>(89)</sup>c'est soutenir qu'il faut supposer que Dieu nous a révélé quelques dogmes sans examiner s'il est vrai qu'il les ait révélés, <sup>(90)</sup>ce qui ne tend pas <sup>(91)</sup>moins qu'à autoriser toutes sortes de religions. S'il est de l'essence de la véritable religion qu'elle soit révélée de Dieu, il n'y a point de véritable <sup>(92)</sup>religion si Dieu n'en a point révélé. Ainsi, examiner s'il y a une véritable religion dans le monde, c'est examiner si Dieu a révélé aux hommes un culte qu'il exige d'eux.

On ne connoît point de vérité plus évidente que celle-ci: c'est que Dieu ne sauroit nous tromper, non seulement parce qu'il est souverainement bon, mais parce que c'est une foiblesse que de tromper, et que Dieu est <sup>(93)</sup>exempt de foiblesse. Quelle comédie fait-on jouer à Dieu? Tous les siècles ont vu naître de nouvelles religions, <sup>(94)</sup>toutes se vantent d'être la véritable et celle que Dieu a révélée. <sup>(95)</sup>Tant d'inconstance et de variété n'est point l'ouvrage de Dieu: il est immuable et incapable de tromper personne, et d'ailleurs il est tout-puissant, il ne peut y avoir d'être qui opère quelque chose d'opposé à sa volonté. Ainsi, ce qu'on croit sur le fondement de la révélation divine, on le croit par la raison de Dieu même, <sup>(96)</sup>et par conséquent sur un motif évidemment plus certain qu'aucune démonstration de géométrie.

L'autorité divine est donc le fondement de la foi. Aussi tous les théologiens enseignent, <sup>(97)</sup>avec saint Thomas<sup>#18</sup>, que l'existence de Dieu n'est pas un article de foi <sup>(98)</sup>supposé, au contraire: *non objectum fidei, sed scientiae*; qu'on est déjà pleinement convaincu de l'existence d'un être incapable de tromper, parce que, disent-ils, quand on demande *pourquoi croyez-vous?* on répond *parce que Dieu l'a dit*. Donc la foi suppose: I) Qu'on connoît Dieu avant que de croire; II) Qu'on est convaincu qu'il a parlé. Le vulgaire, qui n'agit que par préjugé, ne distingue pas ce qui est du ressort de la raison, d'avec ce qui regarde la foi: tantôt il soumet mal à propos la foi à la raison, comme quand il se donne la liberté d'examiner la substance des mystères, et tantôt il soumet sans discernement la raison à la foi, comme font ceux qui n'osent révoquer en doute ce que leurs maîtres et leurs pasteurs leur ont appris.

Puisque, pour distinguer la foi véritable des erreurs, il est nécessaire qu'elle ait un autre fondement qu'elle-même, elle ne peut en avoir de plus solide que la raison, dont Dieu seul est <sup>(99)</sup>l'auteur. Ainsi la raison <sup>(100)</sup>doit nous conduire à la véritable foi, et nous servir à la discerner des fables que la malice des hommes a inventées. Mais quand la raison nous a guidés jusqu'à la foi, elle <sup>(101)</sup>doit se taire, ou, si elle parle, ce ne doit être que pour nous dire qu'elle sait avec certitude qu'elle doit se soumettre entièrement à la foi. La raison connoît Dieu, et examine avec d'autant plus d'exactitude la vérité de la révélation, qu'elle voit qu'il n'y a rien de plus dangereux que de prendre des fantômes pour des vérités révélées, ou des vérités révélées pour des fantômes. Mais lorsqu'elle a reconnu que Dieu parle, elle écoute et se tait.

2. <sup>(102)</sup>Nous avons dit que la religion est le culte que les hommes disent que Dieu exige d'eux. Dieu seul <sup>(103)</sup>doit donc avoir révélé <sup>(104)</sup>aux hommes ce culte, autrement on n'auroit aucune raison de prétendre que Dieu le demandât de nous. Les preuves de cette révélation ne doivent pas être douteuses: Dieu est trop juste pour en agir autrement. Je ne trouve point que ma raison, qui me vient constamment de Dieu, me fasse plus pencher pour une religion que pour une autre. Ainsi, les vérités <sup>(105)</sup>de religion ne sont pas des vérités innées et métaphysiques, ni éternelles, qu'on voit et qu'on connoît partout; ce sont des vérités qui dépendent des faits, ce sont même des vérités que je ne dois point croire légèrement, de peur de m'exposer à rendre à Dieu un culte qu'il n'approuve point. Ainsi <sup>(106)</sup>l'on peut dire que, bien loin qu'il faille croire aveuglément en matière de religion, il n'y a rien qui demande plus de circonspection, et où <sup>(107)</sup>l'on doive être plus difficile à se rendre, et que, par conséquent, les preuves de la véritable religion doivent être claires, convaincantes et faciles.

3. Si ma religion n'a que des preuves qui conviennent à toutes les autres, qui soient équivoques, incertaines, d'une discussion impossible, j'aurois lieu de m'en défier et de n'en rien croire. Si Dieu <sup>(108)</sup>veut que je l'honore d'un culte particulier, il est de sa bonté et de sa justice de me le manifester clairement. Je ne <sup>(109)</sup>saurois résister à cette vérité, je <sup>(110)</sup>l'apprends de la nature de Dieu même, qui est infiniment bon; et je <sup>(111)</sup>lui trouverois de la cruauté à me refuser des preuves claires de sa volonté, moi qui suis entièrement disposé à la suivre, et qui ne la cherche et ne l'examine que <sup>(112)</sup>de peur de prendre le change, et de regarder les illusions des hommes comme des vérités, ou de prendre des vérités pour des illusions des hommes.

4. Tout ce qui nous vient par le canal des hommes est sujet à l'erreur, parce que les hommes ne sont pas infailibles: *omnis homo mendax*<sup>#19</sup>. Dieu ne doit donc pas faire dépendre ses vérités des traditions des hommes; il est trop juste pour me soumettre à un motif si trompeur, et l'on peut dire qu'il y auroit de la cruauté en Dieu d'exiger que les hommes <sup>(113)</sup>[se] soumissent au rapport des autres hommes <sup>(114)</sup>[touchant] une lumière qui vient de lui-même, et qui nous dicte tout le contraire de ce que les hommes publient. <sup>(115)</sup>Voyez Charron, *de la sagesse*, chap. V, art. 8<sup>#20</sup>.

Les preuves de la religion doivent être claires, parce que nous avons une raison qui nous <sup>(116)</sup>venant de Dieu ne sauroit être mauvaise. Or cette raison s'opposant à ce que les hommes nous disent de la religion, nous ne devons pas étouffer cette lumière sur de simples probabilités. Ce seroit faire un très mauvais usage du plus précieux don que Dieu ait fait à l'homme. Il faut des preuves certaines, exemptes de toute contradiction, pour soumettre une lumière qui nous vient de Dieu, et qui est si uniforme dans tous les hommes. <sup>(117)</sup>La vérité est exempte de toute contradiction.

Bien loin que les preuves de la religion soient claires, on ne voit rien de plus embarrassé. <sup>(118)</sup>Et quand on ne seroit pas convaincu d'ailleurs que la religion chrétienne est une pure invention des hommes, on seroit dans l'impossibilité de connoître si ce que l'Église romaine croit aujourd'hui est la même chose que ce qu'elle a cru autrefois. Tous les livres de l'Écriture <sup>(119)</sup>[et des Pères] ont été sujets à une infinité de fautes des copistes; il a plu à divers particuliers, comme à Esdras, à saint Jérôme, de les réformer en divers tems; les Bénédictins s'avisent, encore de nos jours, de nous donner des éditions des Pères<sup>#21</sup>. Il y a eu une infinité de sectes différentes dans les commencemens de l'Église; quand les Pères ont réfuté quelques erreurs, ils sont tombés dans une extrémité contraire. Tout est confondu, donc rien de toutes ces belles choses n'est l'ouvrage de Dieu, qui ne se dément jamais, au lieu que les ouvrages des hommes sont sujets au changement, comme les hommes mêmes: l'effet n'est jamais plus parfait que la cause.

5. La véritable religion ne doit point avoir recours à de fausses preuves. Dieu est immuable, tout ce qui est <sup>(120)</sup>changeant ne sauroit lui convenir. La <sup>(121)</sup>religion chrétienne a changé trop de fois de culte et de face pour avoir jamais été inspirée de Dieu: Adam et les anciens patriarches honoroient Dieu d'une manière bien différente de leurs descendans, Moïse a changé la face du peuple juif, Salomon a <sup>(122)</sup>apporté encore d'autres changemens, Jésus-Christ a fait encore toute autre chose, saint Paul a fait voir que Dieu ne vouloit plus de victimes. Chaque siècle, chaque concile, a apporté quelque nouvelle discipline, je <sup>(123)</sup>pourrois même dire quelque dogme nouveau<sup>#22</sup>; et on en conviendroit, si on étoit de bonne foi. <sup>(124)</sup>Non, tous ces changemens<sup>(125)</sup> ne sont point l'ouvrage de Dieu, et ne découvrent que trop l'ouvrage de l'homme.

6. La principale condition, ou plutôt le vrai caractère de la véritable religion, est qu'elle ne nous donne pas une fausse idée de Dieu. Cette condition manque entièrement à la religion chrétienne. <sup>(126)</sup>La pure raison nous donne une idée bien plus digne de lui que la religion chrétienne. <sup>(127)</sup>La religion chrétienne nous représente toujours Dieu comme un homme; c'est, dit-on, pour s'accommoder à notre foiblesse, que l'Écriture tient ce langage<sup>#23</sup>. C'est ainsi qu'on excuse le ridicule des expressions dont l'Écriture se sert lorsqu'elle nous parle de Dieu. Mais cette excuse ne satisfait que des esprits prévenus. Que l'Écriture s'accommode à notre foiblesse pour nous faire entendre ce que nous ne savons point par la raison, qu'elle me fasse des paraboles

pour m'expliquer les qualités, les accidens de la parole de Dieu; <sup>(128)</sup>mais je ne saurois comprendre que ce soit s'accommoder à ma foiblesse, que de parler de Dieu en des termes qui répugnent à l'idée que j'en ai.

Ma raison me dit que Dieu voit tout également, qu'il est <sup>(129)</sup>présent partout, puisqu'il conserve tout; que conserver c'est agir, que pour agir quelque part il faut y être, l'action <sup>(130)</sup>supposant la présence. En un mot, Dieu est partout, je le sais; et l'Écriture, pour s'accommoder à ma foiblesse, me dit que Dieu cherche Adam dans le paradis terrestre, qu'il l'appelle, *Adam, Adam, ubi es?*, que Dieu <sup>(131)</sup>s'y promène, que Dieu s'entretient avec le diable au sujet de Job<sup>#24</sup>.

Ma raison me dit que Dieu <sup>(132)</sup>est un pur esprit, que s'il étoit corps il seroit sujet à la division; et l'Écriture, pour s'accommoder à ma foiblesse, me dit que Dieu a des bras; <sup>(133)</sup>elle en parle comme d'un homme, et c'est pour cela que quelques anciens Pères, comme Tertullien, ont soutenu que Dieu étoit corporel, et se sont servis de l'Écriture pour le prouver<sup>#25</sup>.

Ma raison me dit que Dieu ne doit être sujet à aucune passion, qu'il doit avoir une prévoyance infinie et qu'il est éternellement immuable; et la religion chrétienne m'apprend que Dieu, parlant à lui-même, a prononcé ces belles paroles: *je me repens d'avoir fait l'homme*<sup>#26</sup>, que sa colère n'a pas été inefficace: il l'a détruit par le déluge, et comme s'il n'avoit pas prévu que les hommes seroient encore les mêmes, il a conservé une famille qui en a produit de tout semblables aux premiers. Dieu est si foible, selon l'histoire de la religion chrétienne, qu'il ne peut réduire l'homme au point où il le voudroit: il le punit par l'eau, ensuite par le feu, l'homme est toujours le même; il envoie des prophètes, l'homme ne change point. Enfin, il n'avoit qu'un fils unique, dit Jésus-Christ: il a été obligé de l'envoyer<sup>(134)</sup>, et cependant les hommes sont encore les mêmes: <sup>(135)</sup>*quid potui facere tibi vineae meae et non feci?*<sup>#27</sup> Que de ridicules démarches la religion chrétienne fait faire à Dieu!

Ce n'est pas tout. Ma raison me <sup>(136)</sup>dit en vain que Dieu est tout-puissant, qu'une autre volonté que la sienne ne peut s'accomplir nulle part, <sup>(137)</sup>et la religion chrétienne donne un adversaire à Dieu presque aussi puissant <sup>(138)</sup>et aussi grand que Dieu même: c'est le diable. L'Écriture et la religion font livrer un combat perpétuel entre Dieu et lui. Le diable ne cherche qu'à faire de la peine à Dieu, <sup>(139)</sup>sans cesse il lui veut ravir ses créatures, *circuit quaerens quem devoret*<sup>#28</sup>, il y réussit. A peine Dieu a-t-il créé un homme, que le diable en fait son esclave: qu'il en a coûté à Dieu pour arracher l'homme des pattes de son ennemi! Encore n'en a-t-il arrachés que quelques-uns. Il a fallu qu'il ait <sup>(140)</sup>crucifié son propre fils, <sup>(141)</sup>et c'est alors seulement qu'il a dit: *nunc princeps hujus mundi ejicietur foras*<sup>#29</sup>, me voilà maintenant maître du champ de bataille.

<sup>(142)</sup>Selon la religion chrétienne nous ne péchons que par la tentation. C'est le diable qui nous tente: si Dieu avoit voulu, nous serions tous sauvés. Il auroit épargné la mort de son fils. Il devoit, puisqu'il est tout-puissant, anéantir le diable. Plus de diable, plus de tentation, donc plus de péché, par conséquent tous sauvés. Dieu ne veut donc pas nous sauver<sup>#30</sup>.

7. Si Dieu n'a fait mourir son fils que pour satisfaire à sa vengeance, et que parce que ce fils a bien voulu, par bon naturel, se charger du péché de l'homme, je demande si ce n'est pas encore là renverser entièrement l'idée que la raison nous donne de Dieu: la vengeance est une passion qui ne sauroit convenir à Dieu. La religion fait jouer à Dieu la plus ridicule<sup>(143)</sup> de toutes les comédies. Dieu nous donne des commandemens, la religion chrétienne nous apprend que nous ne saurions les accomplir sans la grâce que Dieu donne à qui il lui plaît, et que cependant Dieu punit ceux qui ne les <sup>(144)</sup>suivent pas.

Si l'on vouloit entrer dans un plus grand détail, il ne seroit pas <sup>(145)</sup>bien difficile de faire voir que la religion chrétienne nous donne une idée plus basse de Dieu qu'aucune autre religion <sup>(146)</sup>n'ait jamais fait. Si les payens n'avoient pas tant multiplié leurs divinités, et ne les avoient pas faites si sensuelles, qu'aurions-nous à leur reprocher? Les chrétiens font Dieu triple, injuste, foible, changeant, contraire à lui-même en <sup>(147)</sup>cent manières, soit comme auteur de la grâce ou comme auteur de la nature. Que conclure de tout cela, sinon que la religion chrétienne a été imaginée par des cervelles qui n'avoient pas plus d'étendue d'esprit que ceux qui ont imaginé les autres religions?

8. Bien loin que les preuves de la religion chrétienne soient claires, et <sup>(148)</sup>qu'elle ait été certaine d'abord et déterminée, on <sup>(149)</sup>ne voit au contraire que trouble partout. La religion chrétienne a été si peu certaine dès sa naissance, qu'il s'est en même tems élevé dans son sein plusieurs sectes différentes. On voit que <sup>(150)</sup>cette religion, bien loin d'avoir été plus claire et plus déterminée dans son commencement, comme elle l'auroit été si Dieu l'auroit inspirée, au contraire elle s'est éclaircie avec le tems. Elle a fait le même progrès que tout autre état séculier: les chefs, qui n'étoient d'abord que de simples gueux, sont maintenant <sup>(151)</sup>au-dessus des princes, puisqu'ils prétendent avoir droit de leur commander.

Je ne puis m'empêcher de faire ici une observation qui fait bien sentir l'homme dans la religion chrétienne. Quand on demande d'où vient que Jésus-Christ, les apôtres et les autres premiers chefs de l'Église ont vécu dans une extrême pauvreté, <sup>(152)</sup>jusqu'à être même obligés de gagner leur vie, on répond que c'étoit pour apprendre aux hommes le mépris des richesses et du faste. On venoit, dit-on, prêcher une doctrine toute opposée aux sens, il falloit convaincre le peuple autant par <sup>(153)</sup>ses exemples que par ses paroles. On demande pourquoi les <sup>(154)</sup>chefs de l'Église et les prêtres de ce tems prêchent <sup>(155)</sup>avec un zèle infatigable aux peuples le mépris des richesses, lorsqu'ils les recherchent avec <sup>(156)</sup>tant d'avidité et de soin. Suivent-ils en cela les traces de Jésus-Christ et des apôtres? <sup>(157)</sup>Que répondra-t-on à cela?<sup>(158)</sup>

On demande ensuite d'où vient que Jésus-Christ et les <sup>(159)</sup>premiers chefs de l'Église n'ont point prêché ouvertement les mystères de la religion<sup>(160)</sup>, que Jésus-Christ a caché son incarnation miraculeuse, que les apôtres et les anciens Pères n'ont point parlé de l'Eucharistie. On répond qu'ils ont voulu ménager le peuple, par une conduite sage qu'on appelle économie. On demande encore pourquoi les cardinaux et les évêques<sup>(161)</sup>, qui sont les chefs de l'Église, sont si puissans <sup>(162)</sup>et vivent avec tant de faste et de magnificence. On répond que c'est pour contenir le peuple, qui a besoin qu'on lui en impose.

On a beau dire: cette différente situation de la religion, et cette différente conduite des chefs, ne marque pas une différente situation dans l'esprit du peuple, qui est toujours le même; mais elle marque une différente situation dans ceux qui gouvernent l'Église, qui connoissant la folie de ceux qui abandonnoient leurs richesses pour vivre pauvres comme Jésus-Christ, font ce qu'ils peuvent pour vivre comme les rois et les princes, dans un aussi grand dérèglement et dans un aussi grand faste, conduite toute opposée à celle qu'ils prêchent<sup>(163)</sup>. Jésus-Christ et les apôtres auroient été bien embarrassés de faire les princes: ils sentoient trop le ridicule de leurs mystères pour les prêcher publiquement à d'autres qu'à ceux dont ils avoient pu ménager l'esprit, et qui ne pouvoient plus reculer après de certaines démarches.

On demande encore d'où vient qu'on prêche publiquement les mystères qu'on cachoit autrefois. On répond que les mystères étant assez connus, il seroit inutile de les dissimuler. Ce qui est bien certain, c'est qu'on n'a révélé les mystères de la religion <sup>(164)</sup>chrétienne qu'on cachoit autrefois que lorsqu'on a été en état de les appuyer par la force. Si dès le commencement Dieu avoit dicté la religion chrétienne, comme elle étoit plus proche de son origine, ses mystères auroient été plus publics et plus connus, et on les auroit publiés avec plus de confiance et de liberté. N'est-il pas ridicule qu'on dise que le peuple d'aujourd'hui a besoin d'être soutenu par la magnificence, que celui d'autrefois étoit en état de s'en passer et qu'au contraire le peuple de nos jours est plus en état de soutenir les mystères? Pourquoi le peuple, qui s'est accoutumé aux mystères, <sup>(165)</sup>ne s'est-il point accoutumé à la modestie des pasteurs? Si le peuple d'à présent est en état de soutenir <sup>(166)</sup>un Dieu anéanti, un Dieu mourant sur une croix, un Dieu méprisé, un Dieu dans un morceau de pain, un Dieu exposé à toutes les injures les plus infâmes, Mrs. les Prélats, ne craignez rien, il vous reconnoîtra sans peine quand vous n'irez pas en équipage de princes<sup>(167)</sup>. Voyez comme il se prosterne devant son Dieu, qui court les rues entre les mains d'un pauvre prêtre, qui marche en tout tems, en tous lieux et en toutes saisons. Il vous rendra les respects qui vous sont dus quand vous marcherez comme saint Pierre, puisque depuis tant de siècles il n'a pas méconnu son Dieu, qui n'a pas changé d'équipage.

On a beau dire: le désordre des pasteurs, leur ambition, leur mollesse, leur lubricité, est une preuve parlante de la fausseté de la religion, parce qu'il est certain qu'ils en doivent être mieux instruits que les autres hommes. Or s'ils en étoient bien persuadés, ils la pratiqueroient, <sup>(168)</sup>et puisqu'ils ne la pratiquent point, c'est

qu'elle n'a pas de preuves qui persuadent.

9. La religion a dû être <sup>(169)</sup>plus déterminée dans son commencement, parce qu'elle étoit plus proche de sa source; c'est pourquoi, en matière de religion, on remarque qu'on renvoie toujours à l'antiquité. On permet bien de donner de nouvelles explications, mais avec cette règle: *cum dicas nove, non dicas nova*<sup>#31</sup>. Cependant, on ne peut douter que les chrétiens d'aujourd'hui, qu'on dit être <sup>(171)</sup>plus imparfaits, ne soient <sup>(170)</sup>cependant meilleurs théologiens et ne sachent plus de dogmes que les anciens.

10. La morale d'aujourd'hui est bien différente de celle d'autrefois, nos livres de piété sont d'un goût tout autre. Saint Paul, qui <sup>(172)</sup>s'est vanté d'avoir été ravi au troisième ciel, et qui ne devoit pas ignorer les règles des mœurs, ne nous a pas donné en quatorze épîtres un seul conseil essentiel à la vie spirituelle de nos jours. Quel est le livre ancien qui ait recommandé aux fidèles la fréquentation des <sup>(173)</sup>sacremens? Leur a-t-on appris les conditions d'une bonne confession, la préparation à la communion? Quel est au contraire le livre de piété de notre tems qui ne parle pas de toutes ces choses? Il n'y a rien dans toute l'antiquité qui vaille le *Combat spirituel*, ou l'*Imitation de Jésus-Christ*, <sup>(174)</sup>voilà ce qu'on appelle des livres de piété<sup>#32</sup>.

Mais de bonne foi où en sommes-nous? Quelle est donc notre règle? La religion change-t-elle à chaque siècle?

11. Quelques ténèbres qui nous environnent ici-bas, et quoique nous sachions fort peu de choses, il est certain que ce qui est ténébreux, je veux dire, ce que nous ne <sup>(175)</sup>concevons point, n'a aucun droit d'exiger notre consentement. Il ne faut pas dire: pourquoi niez-vous les mystères, puisqu'il y a tant de choses dans la nature qui sont au-dessus de notre portée?<sup>#33</sup> Car de ce que je ne conçois pas les mystères de la nature, il ne s'ensuit pas qu'il doive y avoir des mystères d'un ordre surnaturel. Je vois qu'il y a des mystères dans la nature, et je n'en sais pas l'explication. Ainsi, je dois avouer de bonne foi que ces mystères existent, quoique j'ignore comment ils sont exécutés, <sup>(176)</sup>parce que le fait et le corps, pour ainsi dire, de ces mystères naturels est certain. Mais je n'ai aucune raison qui me porte à croire qu'il y a des mystères dans l'ordre de la grâce, et surtout un tel mystère en particulier, comme la Trinité, l'Incarnation; car non seulement je ne conçois pas comment cela pourroit être, mais je n'ai rien qui me convainque que cela <sup>(177)</sup>soit<sup>#34</sup>.

12. Qu'il soit difficile de se convaincre, ou de trouver la certitude de la révélation de certaines vérités de spéculation, <sup>(178)</sup>qui ne sont pas nécessaires pour le salut, peu m'importe. Mais la preuve des vérités essentielles à tous les hommes doit être claire et facile, ou il n'y en a point. =S=Si l'éclaircissement de la religion est difficile, la religion seroit une preuve de l'esprit et de la subtilité des hommes, plutôt que de leur obéissance et de leur fidélité<sup>#35</sup>.

«La certitude de la foi», dit l'auteur de la *Recherche de la vérité* (la théologie le dit avec lui), «dépend de ce principe, qu'il y a un Dieu qui n'est pas capable de nous tromper»<sup>#36</sup>, et que Dieu a révélé ce qu'on veut que nous croyons. Je ne dois donc rien croire avant <sup>(179)</sup>que de savoir si Dieu a parlé. Il y auroit un péril extrême à lui faire dire ce qu'il n'a pas dit, ainsi je ne dois croire que lorsque je ne pourrai plus douter que Dieu a parlé.

=F=<sup>(180)</sup>Ma raison me fait connoître que Dieu n'a parlé aux hommes que pour suppléer à la foiblesse de leurs connoissances, qui ne suffisoient pas à leurs besoins, et que tout ce qu'il ne leur a pas dit est de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'ils le sachent<sup>#37</sup>.

On ne se contente pas <sup>(/181)</sup>de vraisemblance, en matière de science: on veut des démonstrations. Pourquoi s'en contenter en matière de religion? Descartes ne veut croire que ce qu'il voit, et ce n'est qu'en matière de religion qu'il se bouche les yeux<sup>#38</sup>. <sup>(/182)</sup>Plaisant raisonnement! S'il faut se boucher les yeux en matière de religion, <sup>(/183)</sup>laquelle embrasserai-je? Toutes se vantent d'être la véritable; pour choisir il faut être convaincu par des preuves claires et <sup>(/184)</sup>évidentes. Si elles n'en ont point, il faut donc en chercher une qui en ait; si je me bouche les yeux, comment la trouverai-je?

{Chapitre} III  
*De l'Écriture Sainte*

1. Le langage de Dieu doit être digne de lui. Les fadaïses et les <sup>(/185)</sup>pauvretés dont l'Écriture est remplie font bien voir qu'elle est l'ouvrage des hommes. L'Écriture <sup>(/186)</sup>devrait être incorruptible pour être la règle de notre foi, elle <sup>(/187)</sup>devrait être écrite en un langage qui pût être entendu de tous les hommes, parce que tous les hommes sont indispensablement obligés de savoir ce que Dieu demande d'eux, et que Dieu doit <sup>(/188)</sup>leur apprendre, pour avoir droit de les punir ou de les récompenser. Or, l'Écriture est sujette à l'erreur en tout sens, elle nous parle de Dieu d'une manière ridicule, elle lui donne mille foiblesses, elle le fait parler avec le diable au sujet de Job, elle est sujette aux fautes des copistes, qui ont bouleversé le sens de plusieurs passages. L'original hébreu est plein d'équivoques: telle est la nature <sup>(/189)</sup>des mots de cette langue stérile<sup>#39</sup>. Il y a non seulement des passages que les interprètes les plus réguliers et les plus orthodoxes conviennent avoir été corrompus, mais il y en a même d'ajoutés. <sup>(/190)</sup>Or, si un passage est corrompu, qui m'assurera que l'autre ne l'est pas? Qui m'assurera que les livres de l'Écriture ont été dictés par le Saint-Esprit? Jésus-Christ ne nous <sup>(/191)</sup>en a point laissé; pas un livre du Nouveau Testament n'a été commencé pendant sa vie. Mahomet, au moins, a fait l'Alcoran.

2. Les livres de l'Écriture <sup>(/192)</sup>n'ont pas seulement été composés par des particuliers en divers tems, mais ces particuliers ne se sont jamais vantés pendant leur vie que le Saint-Esprit les eût inspirés, et leur eût dicté ce qu'ils s'avisent d'écrire<sup>#40</sup>. Quoi donc! Parce qu'il se fera un renversement dans <sup>(/193)</sup>l'imagination de saint Paul; parce qu'il s'avisera de se convertir après la mort de Jésus-Christ, lui qui ne s'étoit point rendu à ses prétendus miracles; enfin, parce qu'il <sup>(/194)</sup>s'avisera d'écrire quatorze épîtres à divers peuples, que dans la suite des siècles ces épîtres se seront conservées parmi ceux d'un même parti, comme <sup>(/195)</sup>une infinité d'autres livres des anciens, on m'obligera de reconnoître ces livres comme la parole de Dieu même, et je passerai pour fou si je n'en crois rien?

3. La division des livres de l'Écriture en proto-canoniques et deutéro-canoniques ne fait-elle pas voir que c'est uniquement le caprice des hommes qui les a consacrés à leur gré? Quoi donc! Il ne dépendra que des hommes de déclarer qu'un livre vient du ciel? Encore, ce ne sera qu'après que ce livre aura fait son noviciat sur la terre pendant un certain tems: <sup>(/196)</sup>dans l'espace de plusieurs siècles, on aura regardé ce livre comme un ouvrage ordinaire, et tout d'un coup, parce que ce livre contiendra un passage propre pour être cité contre de prétendus nouveaux hérétiques, on canonisera ce livre, et on le mettra au rang des livres inspirés de Dieu! Ce qui est arrivé à plusieurs livres de l'Écriture, et entre autres aux deux derniers livres des Maccabées, parce qu'on en prend quelques passages<sup>(/197)</sup> pour prouver le Purgatoire<sup>#41</sup>. En vérité, il n'y a pas de folie que les hommes ne soient en état de diviniser: c'est un moyen de se rendre maître <sup>(/198)</sup>de tout l'univers, que d'avoir droit de se faire des titres au besoin.

4. Non seulement Jésus-Christ <sup>(/199)</sup>nous devoit donner lui-même les livres de l'Écriture Sainte <sup>(/200)</sup>et les déterminer pendant sa vie, mais encore il falloit qu'ils ne fussent pas sujets aux fautes des copistes, et qu'ils eussent quelque caractère qui les distinguât, autrement un Indien de bon sens ne peut les regarder que comme des livres ordinaires. Un tel miracle étoit plus nécessaire et plus raisonnable que de ressusciter des morts. Ces divers prodiges, s'ils sont vrais, n'ont pu être utiles qu'aux hommes qui les ont vus, celui-ci opéreroit dans tous les tems.

5. Les auteurs des livres sacrés n'ont point donné leurs ouvrages comme infaillibles. En tout cas, ils auroient toujours été obligés de justifier leur mission, et que c'étoit le Saint-Esprit qui les inspiroit. Mais bien loin d'avoir cette prétention, ils nous ont laissé leurs livres comme des livres ordinaires, et même comme des ouvrages qu'ils écrivoient ou à certains peuples ou à certains particuliers. La disette des livres, le besoin d'autorité, enfin un motif humain les a divinisés. Saint Luc écrit à Théophile et dit de bonne foi que voyant tant de personnes qui faisoient des livres, il lui avoit pris envie d'en faire à son tour: *quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, visum est mihi tibi scribere, optime Theophile*<sup>#42</sup>; et bien loin de se vanter

d'être inspiré du Saint-Esprit, il dit qu'il n'écrit rien qu'après s'être bien informé de tout.

6. Pourquoi le langage de l'Écriture n'est-il pas naturel? Pourquoi toujours des allégories et des mystères? C'est, dit-on, que les allégories et les paraboles sont du goût et du style des Orientaux. L'Écriture n'est donc pas pour nous, elle n'est que pour eux: le Saint-Esprit n'est-il que d'Orient?<sup>#43</sup>

7. L'Écriture nous donne en quelques endroits une belle idée de Dieu, <sup>(201)</sup>l'Alcoran a de même ses beautés, mais aussi elle nous en donne souvent une idée bien peu digne de lui. Elle le fait sujet à toutes sortes de passions, surtout de ressentiment, de repentir, de vengeance. <sup>(202)</sup>Dieu se repent d'avoir fait l'homme, Dieu s'entretient avec le diable dans le livre de Job, il se donne la comédie, il cherche Adam dans le paradis terrestre.

Il manque surtout souvent de prévoyance, il fait et défait en bien des endroits, il choisit Saül et le rejette. Que d'inconstance, que de légèreté! <sup>(203)</sup>Lisez l'histoire de Jonathas: Dieu n'est irrité <sup>(204)</sup>que de ce que ce fils malheureux, qui ignoroit le vœu de son père, mangea un peu de miel<sup>#44</sup>.

L'Écriture est pleine de contradictions, parce que l'esprit de l'homme, qui en est l'auteur, ne <sup>(205)</sup>sauroit se soutenir et avoir tout présent. <sup>(206)</sup>Elle fait dire à Dieu dans un endroit qu'il ne punit point les enfans du crime des pères, et dans un autre qu'il fera sentir les effets de sa vengeance jusqu'à je ne sais quelle génération.

8. Jamais on n'accordera la généalogie que saint Matthieu fait de Jésus-Christ avec celle de saint Luc<sup>#45</sup>. Un évangéliste dit que Jésus-Christ est mort à trois heures, l'autre dit qu'il est mort à six. Le Père Mauduit, dans sa dissertation sur l'Évangile, dit que c'est ici une faute de copiste<sup>#46</sup>. Cette défaite est ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur cette difficulté: les interprètes <sup>(207)</sup>ne font aucune difficulté de reconnoître des fautes de copistes dans l'Écriture, sans prendre garde qu'ils <sup>(208)</sup>s'exposent à nous faire regarder l'Écriture comme tous les autres <sup>(209)</sup>livres sujets aux mêmes inconvéniens. Si les copistes sont tombés dans des fautes sur des faits, qui m'empêchera de croire qu'ils<sup>(210)</sup> y sont tombés aussi à l'égard des dogmes? Et notre croyance dépendra de l'imagination des copistes?<sup>(211)</sup>

Les Pères de l'Église ont senti toutes ces difficultés. Ils nous ont donné des explications bien ingénieuses de l'Écriture. Mais enfin ils sont convenus qu'il falloit beaucoup de soumission et d'humilité. Mais plus on a de respect pour la divinité, plus on doit éviter de s'exposer à prendre des fables des hommes pour la parole de Dieu. Je ne critique l'Écriture que parce que je croirois blesser le respect que je dois à mon créateur, en le faisant parler et agir d'une manière si <sup>(212)</sup>peu digne de lui. Il est ridicule de dire que le choix des livres inspirés de Dieu ait dépendu du caprice des hommes.

9. Nous lisons dans l'Ancien Testament que Dieu s'entretenoit avec les patriarches. Il est même dit de Moïse qu'il parloit à Dieu *sicut solet amicus loqui ad amicum, facie ad faciem et non in ænigmate*<sup>#47</sup>. Cependant, le Nouveau Testament nous a détrompés, et nous a appris que ces entretiens ne se faisoient que par le ministère des anges. Le Saint-Esprit n'a donc pas dit vrai dans l'Ancien Testament, ou il ment dans le Nouveau. Si les anciens n'ont jamais parlé avec Dieu ils en étoient donc trompés, car ils se flattoient fort de parler à lui; cependant, ils ne parloient qu'aux anges, qui recevoient leurs adorations comme Dieu même.

<sup>(213)</sup>L'Écriture nous apprend qu'Abraham lui a parlé plusieurs fois, entre autres, qu'étant âgé de 99 ans, Dieu lui apparut pour la sixième fois et lui ordonna la circoncision comme une marque d'alliance entre eux, puisqu'étant disparu, Abraham se fit circoncire <sup>(214)</sup>avec son fils Ismaël, qu'il avoit eu de sa servante Agar, et toute sa famille, et ordonna à tous ses descendans de se faire circoncire comme une loi venue du ciel<sup>#48</sup>.

10. Dieu est jaloux, dit l'Écriture. Je ne veux point ici critiquer cette expression. Mais je demande

pourquoi les <sup>(/215)</sup>catholiques attribuent aux saints, ou paroissent leur attribuer, les perfections de Dieu même, sans parler du culte qu'ils leur rendent? Ils leur adressent leurs prières, comme si les saints pouvoient voir ce qui se passe dans le cœur de l'homme. Ils n'ont pas changé de nature, pour être saints, et Dieu ne partage <sup>(/216)</sup>avec personne son immensité. Les chrétiens regardent toujours Dieu comme un roi. On ne va pas directement au roi pour lui demander une grâce, on tâche de l'obtenir par l'entremise de quelqu'un de ses favoris: il falloit bien donner des favoris à Dieu, pour leur adresser les grâces qu'on veut lui <sup>(/217)</sup>demander, et par leur intercession les obtenir<sup>#49</sup>.

11. N'est-il pas absurde que les moindres théologiens de nos jours parlent plus exactement, en matière de religion, que l'Écriture même? C'est une hérésie de dire simplement et sans distinction que Jésus-Christ est moins grand que son Père; c'est pourtant ainsi que parle l'Écriture, et Jésus-Christ dit lui-même: *Pater major me est*. N'est-ce pas induire le peuple en erreur? Et les <sup>(/218)</sup>ariens n'avoient-ils pas raison de soutenir, sur ce passage, que Jésus-Christ étoit inférieur à Dieu le Père?<sup>#50</sup> L'Écriture est pleine de façons de parler peu exactes et fort opposées à la saine théologie.

12. Il ne faut point être surpris si l'Écriture fait entretenir Dieu avec les hommes, puisqu'elle le fait causer avec le diable<sup>(/219)</sup>. Ces conversations sont également opposées à l'idée de Dieu. Ne se lassera-t-on jamais de regarder Dieu comme un roi, comme un père, comme un souverain? Dieu ne s'entretient qu'avec lui-même, il habite dans une lumière inaccessible<sup>#51</sup>. En nous formant, il nous a donné tous les organes qui doivent servir à nos actions. Nous ne pouvons agir que par les règles du mouvement, dont lui seul peut être l'auteur. Qu'auroit-il donc à nous dire dans ces<sup>(/220)</sup> entretiens, quand même <sup>(/221)</sup>ils ne répugneroient point <sup>(/222)</sup>d'ailleurs à l'idée que nous avons de lui? Rien n'est plus absurde que ce que nous dit l'Écriture de Jésus-Christ, qu'il fut tenté par le diable, qui l'emporta sur une haute montagne, lui fit voir toutes les grandeurs du monde et lui promit de l'en mettre en possession: *si cadens adoraveris me*<sup>#52</sup>. Si on lisoit une pareille ridiculité dans l'Alcoran on se mocqueroit des Turcs, et parmi <sup>(/223)</sup>les chrétiens c'est la plus belle chose du monde.

13. L'Écriture nous dit, d'un côté, que Dieu nous damnera si nous n'observons ses commandemens, et, d'un autre côté, que nous ne pouvons rien faire sans sa grâce: *sine me nihil potestis facere; non est volentis, neque currentis, sed miserentis Dei*<sup>#53</sup>. Peut-on concevoir que Dieu nous punisse de n'avoir point fait ce que nous ne pouvons faire sans lui? Quoi donc! Dieu nous dira, <sup>(/224)</sup>d'un côté, que nous ne pouvons rien sans sa grâce, et d'un autre il nous maltraitera quand nous n'aurons pas exécuté ce que nous ne <sup>(/225)</sup>pouvons faire sans lui, et il nous fera même des reproches tendres, et nous dira qu'il n'a pas tenu à lui qu'il ne nous ait donné tous les secours nécessaires! *Quid potui facere tibi vineae meae, et non feci? Perditio tua ex te Israel*<sup>#54</sup>. Que de contrariétés! Que l'homme se fait bien sentir dans toutes ces inventions! Quand il <sup>(/226)</sup>veut nous faire voir la puissance de Dieu, et la dépendance où nous sommes de lui, il nous dit que nous ne <sup>(/227)</sup>saurions rien faire sans un secours spécial de sa puissante bonté, et lorsqu'il veut nous entretenir de la justice de Dieu, il jette sur nous toute la faute de nos malheurs.

14. Si Dieu a parlé aux hommes, ce n'a été que pour leur apprendre ce qu'ils ne pouvoient savoir par eux-mêmes. Ainsi l'Écriture ne doit nous apprendre que ce qu'il est nécessaire que nous sachions pour le salut, et que nous ne <sup>(/228)</sup>pourrions deviner<sup>#55</sup>. Combien de <sup>(/229)</sup>choses inutiles dans l'Écriture! Dire que Dieu parle pour nous apprendre l'histoire de Job et <sup>(/230)</sup>de Judith, et bien d'autres que nous <sup>(/231)</sup>pouvions apprendre des historiens! N'est-il pas ridicule que Dieu se donne la peine de parler pour nous apprendre toutes ces histoires?

15. La clarté est la principale qualité que doit avoir un écrit dont la fin tend à instruire: <sup>(/232)</sup>*ornari præcepta negant, contenta doceri*<sup>#56</sup>. Il est étonnant que l'esprit de l'homme soit obligé de suppléer dans l'Écriture à l'esprit de Dieu, qu'il en adoucisse les façons de parler, qu'il avoue qu'il se seroit mieux <sup>(/233)</sup>exprimé. <sup>(/234)</sup>Je demande si expliquer l'Écriture ce n'est pas faire une injure atroce à Dieu. S'il a parlé, il a sans doute bien parlé, et si l'Écriture ne parle pas bien, et si elle a un besoin continuel d'explication, c'est

qu'elle n'est pas la parole de Dieu. Et s'il me faut croire à l'explication que les hommes me donnent de l'Écriture, ce n'est plus Dieu qui m'instruit, ce sont les hommes.

16. <sup>(/235)</sup>L'arc-en-ciel Dieu le donne, dit l'Écriture, comme un signe de paix. La belle chose pour les Juifs ignorans! D'où vient donc l'arc-en-ciel à présent vu par des scélérats <sup>(/236)</sup>exilés dans les mers, dans les collines <sup>(/237)</sup>et les déserts, où il n'est souvent vu de personne?<sup>#57</sup>

17. Cajetan a remarqué qu'au deuxième livre des Rois on lit Michol au lieu de Mérob<sup>#58</sup>, ainsi qu'on peut voir au premier livre de la même histoire; saint Matthieu a été trompé ayant écrit <sup>(/238)</sup>Jérémie au lieu de Zacharie, saint Marc assurant que le texte qu'il rapporte est écrit en Isaïe, vu qu'il l'est en Malachie, et quand il écrit aussi que Jésus-Christ fut crucifié <sup>(/239)</sup>à trois heures, vu <sup>(/240)</sup>qu'à six il fut seulement jugé par Pilate. Saint Luc <sup>(/241)</sup>se trompe quand il dit que Caïnan fut fils d'Arphaxad et Salé fils de Caïnan, <sup>(/242)</sup>vu qu'il est écrit dans la Genèse que Salé n'est pas neveu d'Arphaxad, mais son fils; et quand il dit que la spelonque qu'Abraham acheta étoit sise en Sichem, vu qu'elle étoit en Hébron et qu'il l'acheta des enfans d'Hémor, fils de Sichem, non pas d'Éphron <sup>(/243)</sup>Héthéen comme l'écrit Moïse; et lorsqu'il dit qu'Hémor étoit fils de Sichem, <sup>(/244)</sup>vu que la Genèse porte <sup>(/245)</sup>tout le contraire, qu'Hémor étoit père de Sichem et non pas son fils.

{Chapitre} IV  
*De Jésus-Christ*

1. Jésus-Christ étoit un homme comme <sup>(/246)</sup>Mahomet. L'imagination vive des habitans de l'Asie et de l'Afrique<sup>(/247)</sup> contribue beaucoup à les porter à des enthousiasmes, c'est pourquoi Jérusalem a été si féconde en <sup>(/248)</sup>prophètes<sup>#59</sup>. Quand on considère la conduite de Jésus-Christ, il n'est pas possible de se persuader qu'il ait été ce qu'on veut que nous croyons qu'il est. Il est venu, dit-on, pour nous instruire et pour nous sauver, et cependant il n'a fait ni l'un ni l'autre: il ne nous a point instruits, il n'a converti personne. Il avoit douze apôtres: <sup>(/249)</sup>un d'eux l'a trahi et les autres l'ont abandonné quand <sup>(/250)</sup>un bras puissant s'est saisi de sa personne. La réalité l'a emporté alors sur l'imagination.

2. En supposant qu'il fût possible que Dieu se fît homme pour instruire les hommes, on ne sauroit pardonner à Jésus-Christ de s'être si mal acquitté de son devoir. Il ne nous a effectivement rien appris que quelques sentimens de morale, que les payens avoient enseignés avant lui d'une manière plus persuasive et plus nette. Il n'a enseigné aucun dogme de religion; qu'on examine les principales vérités de foi, Jésus-Christ n'en a jamais dit un mot: jamais il n'a prêché le miracle de sa naissance, il n'a jamais parlé de la Trinité, des sacremens, du péché originel<sup>#60</sup>. Voilà pourtant les quatre points fondamentaux de la religion chrétienne. Qu'on parle de bonne foi, il est certain que Jésus-Christ n'a pas instruit les hommes, et que son voyage est le plus chimérique <sup>(/251)</sup>de tous les voyages, même le plus inutile. Mais les hommes veulent du merveilleux et du céleste<sup>(/252)</sup>.

3. Dieu ménage donc <sup>(/253)</sup><si> bien les hommes, qu'il n'ose leur dire qui il est. Jésus-Christ a été trente ans sur la terre sans jamais avoir osé dire qui il étoit, il ne s'est enhardi que pendant les trois dernières années de sa vie. Encore n'a-t-il jamais parlé clairement.<sup>(/254)</sup> Jésus-Christ comme homme étoit indispensablement obligé de dire qu'il étoit aussi Dieu. Autrement, il a trompé les hommes pendant sa vie, et surtout pendant trente ans qu'il est demeuré dans le silence, et il étoit coupable seul de tous les sacrilèges qu'on faisoit en ne lui rendant aucun des devoirs dus à la divinité, et en le méprisant quelquefois. Quoi donc! Dieu vient sur la terre et il n'y fait rien! Il s'étoit pourtant fait homme pour y faire quelque chose<sup>#61</sup>. Il n'a laissé aux hommes aucun monument de sa venue, aucuns livres, aucunes traces. Dois-je m'en rapporter à quelques personnes prévenues, qui ne l'ont même <sup>(/255)</sup>divinisé et déclaré Dieu qu'environ <sup>(/256)</sup>trois cents ans après sa mort, dans le concile de Nicée (en 325)?<sup>#62</sup><sup>(/257)</sup>

4. Ma raison, qui me vient de Dieu, me dit qu'il <sup>(/258)</sup>n'en est qu'un, que sa nature est infinie, qu'il ne sauroit faire qu'une personne avec <sup>(/259)</sup>sa divinité, et on me dit qu'il en fait trois. Or, pour croire que cela est, c'est bien le moins que je demande que celui-là même qui m'a donné cette raison, qui m'en fait voir si clairement l'impossibilité, me dise et m'assure que cela est. Il est venu sur la terre pour nous l'apprendre, il ne nous l'a point appris. Je ne dois donc pas m'exposer à tomber dans l'idolâtrie sur le rapport de quelques hommes.

L'Évangile dit que Jésus-Christ a consommé son ouvrage avant que de mourir. Il n'y en a pas pourtant de plus imparfait. Car: I) Les hommes sont dans le même état où ils étoient avant la venue de ce prétendu Messie<sup>#63</sup>. II) <sup>(/260)</sup>Jésus-Christ n'a déterminé aucun point de notre foi, et il devoit au contraire les déterminer tous, pour avoir achevé son ouvrage. Car la religion chrétienne n'a été dans sa perfection que plusieurs siècles après sa mort. <sup>(/261)</sup>Or Dieu venant sur la terre exprès pour nous l'enseigner, nous l'auroit enseignée, y auroit attaché un caractère incorruptible et qui auroit été à l'abri de toute dispute et critique des hommes. Rien de tout cela: l'Écriture est pleine d'allégories, <sup>(/262)</sup>l'Écriture a besoin d'interprètes et de commentateurs. Non, <sup>(/263)</sup>encore un coup, ce n'est point l'ouvrage de Dieu.<sup>(/264)</sup> III) Supposons encore que Dieu eût voulu nous instruire par les hommes, il les auroit inspirés; au contraire, Jésus-Christ a laissé ses apôtres dans des erreurs grossières: c'est un fait constant dans l'Écriture. Ils ont <sup>(/265)</sup>même été tous sujets à l'erreur, même après avoir reçu le Saint Esprit: saint Paul a convaincu saint Pierre d'erreur, et, pour le remarquer en passant, ils ont donc pu prêcher <sup>(/266)</sup>chacun séparément des erreurs<sup>#64</sup>. Or, puisqu'ils dispuoient sur des faits de religion, ils

n'étoient donc point également inspirés du Saint-Esprit. IV) Chaque concile écuménique nous a appris quelque dogme nouveau, donc Jésus-Christ <sup>(267)</sup>n'a pas achevé son ouvrage. <sup>(268)</sup>Non, tant de contrariétés ne sont point l'ouvrage de Dieu.

5. Bien loin que Jésus-Christ ait été dans le temple lui-même prêcher l'inutilité des sacrifices des Juifs, il a fait tout comme les autres. La sainte Vierge et saint Joseph ont offert avec lui des sacrifices le jour de la Purification<sup>#65</sup>. Il alloit dans le temple les bonnes fêtes, pour participer aux sacrifices avec le reste du peuple. Dieu, qui étoit sur la terre pour instruire les hommes, ne leur disoit rien et gardoit avec eux la même conduite.

6. Qu'est-ce que Jésus-Christ selon la religion chrétienne? C'est la seconde personne de la Trinité, qui a bien voulu se faire homme et s'humilier jusqu'à la mort de la croix pour satisfaire à la juste colère de son Père, pour être le médiateur entre Dieu et l'homme, pour effacer le péché de notre premier père et nous faire rendre à l'avenir un culte digne de lui: <sup>(269)</sup>*tot verba, tot errores*. Car: I) On ne sauroit dire que Jésus-Christ ait bien voulu se charger de nos péchés pour satisfaire à son Père, sans admettre en Jésus-Christ une volonté différente de celle de son Père: il n'est donc pas le même Dieu que lui, il n'a donc pas la même nature, car la diversité de volonté est une preuve de la diversité d'essence. II) On ne <sup>(270)</sup>sauroit s'empêcher de considérer ici le Père comme une personne bien emportée, et le Fils comme un enfant de bon naturel, qui fait tout pour l'apaiser: <sup>(271)</sup>l'un est l'offensé, l'autre la victime. Que de foiblesses!<sup>(272)</sup> Quel personnage fait-on jouer à Dieu? III) Dieu n'auroit pu ordonner la mort de son fils sans ordonner le péché des Juifs qui l'ont fait mourir. Qu'on est heureux quand on peut voir toutes les conséquences d'un principe! IV) La médiation suppose une foiblesse mutuelle entre les deux partis; on ne peut donc dire que Jésus-Christ est le médiateur entre Dieu et l'homme, sans admettre une imperfection, non seulement en nous, mais encore en <sup>(273)</sup>Dieu. Les <sup>(274)</sup>chrétiens oublient souvent leurs principes et n'en voyent pas toutes les conséquences: Jésus-Christ ne nous a pas réconciliés avec son Père comme avec la première personne de la Trinité, c'est avec Dieu qu'il nous a réconciliés: il est médiateur entre Dieu et nous. Or Jésus-Christ est <sup>(275)</sup>aussi Dieu que son Père, donc il ne peut être médiateur avec Dieu puisqu'il le seroit avec lui-même.

7. «Jésus-Christ, dit l'auteur de la *Recherche de la vérité* <sup>(276)</sup>avec plusieurs Pères de l'Église, connoissant parfaitement la maladie et le désordre de la nature, y a remédié de la manière la plus utile pour nous et la plus digne de lui qui se puisse concevoir»<sup>#66</sup>. Que de préjugés dans ces paroles! Dire que Dieu remédie au désordre de la nature, c'est dire que Dieu avoit mal fait la nature. Un ouvrier ne remédie à son ouvrage que <sup>(277)</sup>par imperfection; s'il l'avoit bien fait tout d'un coup, il n'auroit rien à y remédier. D'ailleurs, quelle est la réforme que Jésus-Christ a faite dans le monde? Les hommes, quoi qu'on en dise, sont les mêmes qu'autrefois. Les philosophes payens nous ont enseigné une morale <sup>(278)</sup>pour le moins aussi pure que celle de Jésus-Christ: voyez les *Offices* de Cicéron.

8. Il est <sup>(279)</sup>opposé à l'idée de Dieu et ridicule de dire qu'il puisse être apaisé par les sacrifices: dans le sacrifice, rien ne périt aux yeux de Dieu. Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes. Quand ils sont offensés, ils sont satisfaits par la vengeance, qui affoiblit et qui détruit quelquefois leurs ennemis; or, croyant offenser Dieu, et ne voulant le venger que foiblement sur eux-mêmes, ils ont cru devoir lui sacrifier des animaux en leur place. Mais Dieu demande la conservation, et non la destruction de son ouvrage. Le sacrifice de Jésus-Christ a d'ailleurs quelque chose de plus indigne de Dieu, et de plus opposé à tous ses attributs, que les sacrifices des payens.

Les hommes <sup>(280)</sup>lui font jouer la comédie pendant plus de quatre mille ans, ils lui font demander des sacrifices d'animaux, <sup>(281)</sup>ensuite ils lui font dire que <sup>(282)</sup>ces sacrifices sont très inutiles, et qu'il ne veut que le sacrifice de son Fils. Il n'en avoit rien dit dans l'ancienne loi, les apôtres le publièrent dans la nouvelle: le beau secret pour écarter de l'esprit du peuple <sup>(283)</sup>le mépris qu'il fait ordinairement d'un supplicié!

Le sacrifice de la croix est encore une véritable comédie. Jésus-Christ a souffert comme un homme,

*passus est sub Pontio Pilato*<sup>#67</sup>, il est mort comme <sup>(/284)</sup>homme. Or il est de foi que dès l'instant de l'union de l'humanité avec le Verbe, Jésus-Christ étoit souverainement heureux. Tous les Pères nous apprennent qu'il falloit un effort tout-puissant pour empêcher la gloire de Jésus-Christ de rejaillir sur le peuple, et que bien loin que la Transfiguration soit miraculeuse, elle n'est, au contraire, qu'une cessation de

miracle. Comment Jésus-Christ a-t-il donc pu souffrir sur la croix? S'il n'a pas souffert, comment sommes-nous rachetés? Si on répond que ce n'est que par métaphore qu'il est dit que Jésus-Christ a souffert, comme ce n'est que par figure que l'Écriture dit que Dieu se repent, on verra que toute la religion chrétienne n'a rien de réel, qu'elle est toute métaphorique et ne consiste, par conséquent, que dans l'imagination de ses sectateurs<sup>#68</sup>.

9. On fait faire à Dieu tout ce qu'il peut pour <sup>(/285)</sup>nous sauver: *quid potui facere* etc.<sup>#69(/286)</sup> On le fait incarner, on le fait souffrir. Hélas! S'il avoit voulu, nous serions tous sauvés, car la volonté de Dieu ne sauroit être inefficace. Dieu ne veut pas nous sauver, ou il joue la comédie. Les théologiens ne résoudreont cette difficulté que par des paroles.

Si Jésus-Christ se fût montré au peuple juif après sa prétendue résurrection, toutes les contestations étoient finies. On ne <sup>(/287)</sup>sauroit concevoir que Jésus-Christ ait demeuré plus de quarante jours sur la terre après sa résurrection et qu'il ait évité le peuple. Il n'étoit venu sur la terre que pour instruire les hommes et pour leur apprendre sa divinité. Rien n'étoit plus aisé: il n'avoit qu'à se montrer au peuple, qui l'auroit sans doute bien reconnu. N'est-il pas ridicule qu'il ait ordonné à ses apôtres de prêcher la résurrection et <sup>(/288)</sup>qu'ils en étoient les témoins? Que ne se montroit-il? C'étoit le peuple qu'il falloit<sup>(/289)</sup> pour témoin: cela seul l'auroit convaincu de sa divinité.

Quelle comédie dans la vie, la mort, la résurrection et l'ascension de <sup>(/290)</sup>Jésus-Christ! Il falloit qu'il mourût pour ressusciter, il étoit venu pour s'en aller. Qu'est-ce que trois ans <sup>(/291)</sup>d'instruction? Encore, quelle instruction! Les hommes sont sujets à faire jouer ces plaisantes comédies <sup>(/292)</sup>à Dieu. Ils font mourir la Vierge par forme et la font ressusciter quelques momens après: ils la font monter au ciel, mais il falloit la formalité de mourir. <sup>(/293)</sup>Si Jésus-Christ est venu pour se faire connoître, pourquoi ne l'a-t-il pas fait? S'il n'est pas venu pour se manifester, pourquoi est-il venu?

10. La douleur peut-elle honorer Dieu plus que le plaisir? Pourquoi veut-on que les douleurs de Jésus-Christ aient honoré Dieu? <sup>(/294)</sup>Dieu n'est-il pas également l'auteur du plaisir, comme de la douleur? L'envie, le penchant que les hommes ont de se produire, fait que jugeant <sup>(/295)</sup>toujours de Dieu par eux-mêmes, ils ont admis Dieu le Fils, et se sont même flattés qu'il les avoit faits à son image et ressemblance.

11. Pourquoi les apôtres ont-ils attendu l'Ascension et la Pentecôte pour prêcher la résurrection de Jésus-Christ? Il falloit la prêcher quand on pouvoit dire: le voilà!

<sup>(/296)</sup>12. Jésus-Christ a fait tout pour embrouiller, il a négligé les voyes les plus simples. Les prophéties, dit-on, avoient prédit qu'il naîtroit d'une vierge. Il est né d'une vierge, dit-on encore. Mais qui <sup>(/297)</sup>pouvoit le deviner? Elle avoit un mari. Il est

étonnant que les Pères disent sérieusement que cela s'est fait ainsi pour tromper le diable. Or, si le diable même, qui a tant d'esprit, ne pouvoit deviner que Jésus-Christ <sup>(298)</sup>étoit le Messie, comment veut-on que les Juifs ayent pu le deviner? Les prophéties étoient donc bien obscures, puisque le diable n'y entendoit <sup>(299)</sup>goutte.

<sup>(300)</sup>Jésus-Christ étoit venu pour instruire une infinie postérité, sans parler de la multitude qui vivoit de son tems. <sup>(301)</sup>Il ne l'a pas fait. Car que nous a-t-il laissé pour nous instruire? Une Église, c'est-à-dire des hommes comme nous, qui n'étoient alors qu'un <sup>(302)</sup>très petit nombre de personnes fort déraisonnables.

Voilà la manière humaine <sup>(303)</sup>avec laquelle Jésus-Christ et les apôtres ont commencé à introduire une religion nouvelle: <sup>(304)</sup>ils l'ont tirée de l'ancienne, *non veni solvere, sed adimplere*; et <sup>(305)</sup>cependant, quoique tout fût consommé à la mort de Jésus-Christ, et la Synagogue à tous les diables, néanmoins tous les apôtres et les premiers chrétiens alloient dans le temple prier Dieu comme les Juifs: <sup>(306)</sup>*Petrus autem et Joannes ascendebant in templum ad horam orationis nonam*; et quand ils prêchoient ils disoient encore: *Deus Abraham, Deus Isaac, Deus Jacob*<sup>#70</sup>.

<sup>(307)</sup>13. On nous dit que la loi de Moïse étoit une loi de sévérité, et la loi nouvelle une loi de charité: l'exemple d'Ananie et de Saphire prouve le contraire. Je pardonne à saint Pierre la mort d'Ananie, mais lorsque, trois heures après, Saphire vient, pourquoi saint Pierre lui demande-t-il: *dic mihi mulier, si tanti agrum vendidisti?*<sup>#71</sup> Ne le savoit-il pas? L'exemple d'Ananie ne suffisoit-il pas? Faut-il tuer dans la loi de charité? Il devoit lui dire au contraire, charitablement: ma bonne dame, ne mentez pas, Dieu vient de punir votre mari.

{Chapitre} V  
*De l'Église et des conciles*

1. L'Église n'est autre chose qu'une société d'hommes<sup>#72</sup>: il y a autant d'Églises que de religions différentes<sup>(/308)</sup>. Si vous voulez que je regarde l'Église <sup>(/309)</sup>catholique comme la <sup>(/310)</sup>véritable, je vous demande quel caractère elle a pour exiger de moi un tel consentement. L'Église catholique se prétend infaillible, elle doit me justifier ce caractère. Elle ne <sup>(/311)</sup>sauroit être infaillible sans avoir une connoissance <sup>(/312)</sup>infinie; <sup>(/313)</sup>cependant, bien loin que l'Église ait une telle connoissance, on remarque mille contradictions dans ses décrets: il y a des bulles d'excommunication contre ceux qui disoient qu'il y avoit des antipodes. On se retranche et on dit que l'Église n'est pas infaillible dans le fait, mais seulement dans le droit. Mais on voit que cette distinction vient de la foiblesse de l'Église. On la veut faillible dans le fait, parce qu'il seroit facile alors de la convaincre de fausseté: les faits se prouvent, au lieu que dans le droit chacun a son opinion<sup>#73</sup>.

L'Église devrait être infaillible dans le fait, parce que le droit est ici lié avec le fait. C'est un fait que Jésus-Christ soit venu; c'est un fait que le Saint-Esprit soit descendu; c'est un fait qu'il ait dicté quatorze épîtres à saint Paul; c'est un fait, ni plus ni moins, que de tant d'évangélistes qu'il y avoit au commencement, le Saint-Esprit n'en ait inspiré que quatre. <sup>(/314)</sup>Or, si l'Église est faillible dans le fait, j'ai donc raison de douter qu'il y ait une Écriture et un Jésus-Christ.

L'Église n'a point de caractère sensible qui la distingue des autres assemblées. Ce caractère étoit nécessaire. <sup>(/315)</sup>Tous les hommes ne sont-ils pas l'ouvrage de Dieu? Quelle vanité, ou plutôt quelle folie, de croire qu'il aime plus ceux-ci que ceux-là? On ne <sup>(/316)</sup>sauroit s'empêcher, selon ce beau système, de se représenter Dieu comme ces mères aveugles qui ont une prédilection déraisonnable pour <sup>(/317)</sup>quelques-uns de leurs enfans.

2. Quel amour propre de croire que Dieu nous a choisis pour être son peuple particulier!<sup>(/318)</sup>Est-ce que les autres hommes n'ont pas le même rapport avec lui? Le choix qu'on prétend que Dieu fit de la famille d'Abraham pour composer tout le peuple juif est encore un étrange effet de l'amour propre de ce peuple<sup>#74</sup>. Tous les commencemens de monarchie ont toujours quelque chose de <sup>(/319)</sup>merveilleux, et le ciel s'en mêle toujours<sup>#75</sup>.

<sup>(/320)=S=</sup>3. Plusieurs corps de l'Église romaine s'accusent réciproquement d'avoir une doctrine corrompue et hérétique. Tous ne conviennent pas où réside l'autorité de déclarer et d'exposer la doctrine, si c'est dans le pape ou dans le concile général, si ce n'est ni dans l'un ni dans l'autre considérés à part, <sup>(/321)</sup>mais dans tous les deux <sup>(/322)</sup>joint ensemble<sup>#76</sup>. Quand tout cela seroit certain, que d'embarras n'y trouveroit-on pas? L'Église prétend à la gloire d'être catholique, c'est-à-dire universelle. Elle n'est pourtant qu'une très petite assemblée par rapport à tous ceux qui sont hors de son sein, et Jésus-Christ l'a appelée <sup>(/323)</sup>*pusillus grex*<sup>#77</sup>.

Un Indien de bonne foi arrive en Europe, il élève sa voix, et demande<sup>(/324)</sup>: qui m'assurera <sup>(/325)</sup>de la vérité de la révélation divine? Qui de vous se prétend infaillible? L'Église romaine paroît: c'est moi, dit-elle, qui suis infaillible. L'Indien s'apprête à l'écouter, mais auparavant il lui demande quelle preuve elle peut lui donner de l'infaillibilité dont elle se flatte. C'est l'Écriture, <sup>(/326)</sup>répond l'Église. Mais qu'est-ce que l'Écriture, demande l'Indien? C'est un livre inspiré de Dieu, répond l'Église. A quelle marque le connoîtrai-je, réplique encore l'Indien? C'est moi qui vous en assure, ajoute encore l'Église. Si l'Indien est d'aussi bon sens que de bonne foi, <sup>(/327)</sup>a-t-il encore quelque chose à demander?<sup>#78</sup>

<sup>(/328)</sup>4. Les erreurs ne se <sup>(/329)</sup>forment pas tout d'un coup<sup>#79</sup>. Aussi l'Église ne s'est établie que peu à peu, et les mystères n'étoient pas <sup>(/330)</sup>en aussi grand nombre autrefois qu'aujourd'hui. Dieu n'auroit pas gardé cette conduite, s'il avoit révélé une doctrine. Le progrès de l'Église est tout humain: on a commencé par séduire le peuple dans un tems où il n'y avoit point d'impression, où l'imagination seule régnoit, où les visions les plus extravagantes trouvoient des sectateurs. La diversité d'opinions étoit du goût du siècle; on a d'abord imposé

par un extérieur désintéressé, et par une doctrine qui tient du merveilleux. Bien loin que le peuple n'embrasse pas une religion contraire aux sens, elle est de son goût en ce point même; elle n'auroit rien de merveilleux, si elle ne révoltoit les sens. De quelque manière qu'on s'y prenne, il faut du merveilleux au peuple, soit en favorisant les sens, soit en ne les favorisant point. Il aime ce qui lui paroît au-dessus de lui, et croit qu'on l'élève quand on lui dit ce qu'il ne sent pas. Il est vrai qu'on lui offroit un crucifié, mais on lui disoit que ce crucifié avoit fait des miracles, qu'il étoit ressuscité, monté aux cieux, qu'il étoit Dieu, que ce n'étoit que pour eux qu'il s'étoit réduit à cet état déplorable. C'est ainsi qu'on s'est attiré la compassion et la crédulité du peuple, incapable de réflexion et d'examen.

Les prédicateurs parloient avec zèle<sup>(331)</sup>, la mort qu'ils souffroient avec constance excitoit la pitié et la confiance du peuple, le culte qu'on rendoit aux <sup>(332)</sup>martyrs flattoit sa vanité. Quelques personnes d'esprit ont embrassé cette religion dans la suite, ou par inconstance, ou par singularité, ou par certaine envie de briller dans un nouveau parti, ou enfin parce qu'ils sentoient le ridicule de leur religion <sup>(333)</sup>naturelle<sup>#80</sup>. Souvent la peur d'un mal nous <sup>(334)</sup>fait tomber dans un pire. Mais lorsque, par quelques circonstances particulières, comme par l'envie de gagner une bataille, les rois ont promis d'embrasser la religion chrétienne, lorsque cette promesse a réveillé leur ardeur dans le combat, que les soldats ont été animés par leur exemple et que les ennemis, surpris d'une nouvelle vigueur, ont été vaincus, enfin quand les rois se sont faits chrétiens, leurs peuples les ont suivis avec empressement. C'est alors que l'Église est devenue puissante, et a abandonné insensiblement cet extérieur pauvre qu'elle conservoit avec le peuple. Ses chefs ont cru devoir vivre comme les rois, qui embrassant leur doctrine se soumettoient à leur caprice. Enfin l'Église <sup>(335)</sup>a tant fait qu'elle s'est emparée de Rome et se flatte d'avoir droit de commander à l'univers.

<sup>(336)</sup>5. Il n'y a rien dont l'imagination échauffée ne soit capable: les sorciers croyent <sup>(337)</sup>aller véritablement au sabbat<sup>#81</sup>. Saint Paul, renversé par hazard de son cheval, crut ouïr la <sup>(338)</sup>voix de Jésus-Christ, qui lui demandoit raison de la persécution qu'il faisoit à ses disciples. La peur lui <sup>(339)</sup>fit entendre ce qu'il n'entendoit pas, et de persécuteur il devient apôtre et prêche peut-être l'Évangile de bonne foi. Son imagination échauffée lui fait croire dans la suite qu'il est élevé au troisième ciel: il se flatte même que Jésus-Christ en personne l'a instruit, il s'en vante parmi ceux de son<sup>(340)</sup> parti, qui le regardent d'abord comme un <sup>(341)</sup>de ses principaux chefs<sup>#82</sup>. Ainsi, celui qui pendant la vie de Jésus-Christ n'avoit jamais eu la curiosité d'approfondir un seul de ses prétendus miracles, est tout d'un coup converti par sa chute et change en prodige la honte d'être mauvais écuyer.

<sup>(342)</sup>6. Il n'y a point encore eu de ridiculité qui n'ait eu des sectateurs, ce qui doit humilier ceux que l'approbation des hommes flatte. La religion des payens couvroit autrefois la face de la terre, elle se conserve encore dans les vastes régions de l'Orient.

=F=Donnez-moi une douzaine de personnes à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui <sup>(343)</sup>fait le jour, je ne désespère pas que des nations entières n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver le moyen de la maintenir quelque tems: la voilà qui devient ancienne, <sup>(344)</sup>et elle est suffisamment prouvée. Il y avoit sur le Parnasse un trou d'où <sup>(345)</sup>il sortoit une exhalation qui faisoit danser les chèvres, et qui montoit à la tête. <sup>(346)</sup>Peut-être que quelqu'un qui en fut entêté se mit à parler sans savoir ce qu'il disoit, et dit par hazard quelque vérité. Aussitôt il faut qu'il y ait quelque chose de divin dans cette exhalation, elle contient la science de l'avenir. On commence à ne s'approcher <sup>(347)</sup>plus de ce trou qu'avec respect, les cérémonies <sup>(348)</sup>se forment peu à peu. Ainsi naquit l'oracle de Delphes. Et comme il devoit son origine à une exhalation qui entêtoit, il falloit absolument que la Pythie entrât en fureur pour prophétiser. Qu'il y ait une fois un oracle d'établi, vous jugez bien qu'il va s'en établir mille. Si les dieux parlent bien là, pourquoi ne parleront-ils pas ici? Les <sup>(349)</sup>peuples, frappés du merveilleux de la chose et avides de l'utilité qu'ils en espèrent, ne demandent qu'à voir naître des oracles en tous lieux; et puis l'ancienneté survient <sup>(350)</sup>à tous ces oracles, qui leur fait <sup>(351)</sup>tous les biens du monde. Ajoutez à tout cela que dans le tems de la première institution et des dieux et des oracles, l'ignorance étoit beaucoup plus grande qu'elle <sup>(352)</sup>ne fut dans la suite. La philosophie n'étoit pas encore née, et les superstitions les plus extravagantes n'avoient aucune contradiction à essayer de sa part. Il est vrai que ce qu'on appelle <sup>(353)</sup>le peuple n'est jamais fort éclairé<sup>#83</sup>.

<sup>(354)</sup>7. L'Église est entièrement maîtresse de la foi, et ne se soumet qu'en apparence à <sup>(355)</sup>l'autorité de l'Écriture. L'Église ayant ajouté <sup>(356)</sup>et diminué, comme il lui a plu, au culte ancien, elle s'est avisée d'un expédient par lequel elle peut soutenir ce qu'elle a fait sans choquer l'Écriture: <sup>(357)</sup>c'est de dire que l'Église est soumise à l'Écriture, et

d'enseigner en même tems que c'est à l'Église à interpréter l'Écriture<sup>#84</sup>. Ainsi l'Écriture ne peut dire que ce qu'il plaira à l'Église de lui faire dire, et l'Écriture n'a qu'un vain titre d'honneur, tandis que l'Église a le souverain pouvoir et l'indépendance absolue: <sup>(/358)</sup>il en est de cela comme des ordonnances royales au Conseil du Roi. Ce n'est pas seulement aux chrétiens <sup>(/359)</sup>à lire et à examiner l'Écriture: l'Église la lira et l'examinera pour eux, et leur dira que ce qu'elle enseigne est tiré de l'Écriture, et c'est à vous <sup>(/360)</sup>à le croire, <sup>(/361)</sup>sinon vous êtes damné; bel expédient dont l'Église se sert pour vous faire suivre ce qu'elle enseigne. Ainsi elle ne <sup>(/362)</sup>prétend être jugée que par l'Écriture interprétée par elle-même: une personne se soumet à une loi, mais elle ne veut qu'aucune autre personne qu'elle-même puisse interpréter, examiner, lire même cette loi. L'Écriture est donc entièrement soumise à l'Église, puisqu'elle est soumise à la tradition, qui dépend entièrement de l'Église.

<sup>(/363)</sup>8. Que les riches étoient malheureux dans les commencemens de l'Église, et selon l'Évangile! Qu'ils sont heureux aujourd'hui, selon la pratique de l'Église! Car enfin qu'un riche meure, toute l'Église prie pour lui et prend ses habits de deuil; les prêtres s'enrhument à force de crier, les cierges ne sont pas épargnés, messes partout, <sup>(/364)</sup>et le tout pour de l'argent. Et comme si le sacrifice de Jésus-Christ ne suffisoit pas une fois, on le renouvelle des milliers de fois. Qu'un pauvre <sup>(/365)</sup>meure, une misérable croix de bois fait toute sa pompe funèbre, on le jette dans quelque recoin du cimetière, pas seulement la moindre prière pour son âme: il n'a point d'argent pour en acheter, c'est tout dire. =s=Prendre de l'argent pour prier pour les morts, et tirer un grand revenu d'une erreur, c'est une imposture impie et une imposition sacrilège qu'on met sur le peuple ignorant et aveugle<sup>#85</sup>.

<sup>(/366)</sup>9. Les conciles sont une preuve de la fausseté de la religion. Car qu'est-ce qu'un concile? C'est une assemblée d'hommes qui après avoir bien disputé, conviennent entre eux qu'ils proposeront au reste <sup>(/367)</sup>des hommes une telle ou telle proposition comme une vérité que Dieu a révélée. Il dépend donc uniquement de la fantaisie des hommes de déclarer quelles sont les propositions révélées. Sommes-nous raisonnables de donner aux hommes une telle autorité sur notre raison? Non, puisque la religion chrétienne doit se transmettre dans la suite de tous les siècles, elle doit être certaine en tous ses points. Tout doit être déterminé par le Messie: le contraire est une preuve de la foiblesse de l'homme, qui ne sauroit tout prévoir. Si le Saint-Esprit présidoit aux conciles, comme on le prétend, on n'y verroit pas tant de brigues ni tant de disputes, ils ne dureroient pas si longtems.

Pourquoi le Saint-Esprit sera-t-il plus dans un concile général que dans un concile national? Est-ce qu'une nation ne l'intéresse point encore assez? Combien faut-il donc de personnes pour l'intéresser? D'où vient donc que Jésus-Christ a dit: *ubi erunt duo aut tres*, <sup>(/368)</sup>*etc.*?<sup>#86</sup> Les anciens conciles ne valoient pas une de nos assemblées du clergé. Cependant, ils étoient infaillibles, et celles-ci ne le sont pas<sup>(/369)</sup>.

Puisque Dieu agit toujours par les voyes les plus simples, pourquoi lui fait-on chercher tant de mystères? Il prend la peine de s'incarner et ne nous apprend rien; il est avec ses apôtres et les laisse aussi bêtes qu'aparavant. Des conciles, c'est-à-dire des hommes, nous instruisent de ce que nous devons croire, après avoir bien disputé entre eux avant que de pouvoir convenir de quelque chose, souvent même par ménagement. Ils s'expliquent d'une manière équivoque, qui donne gain de cause aux deux partis. Est-ce ainsi que Dieu parle?<sup>(/370)</sup>

<sup>(/371)</sup>10. L'inspiration, ou l'assistance, du Saint-Esprit dans l'Église est une pure imagination. Si le Saint-Esprit inspiroit l'Église, on n'y verroit ni tant d'abus ni tant de contrariétés, elle n'auroit jamais excommunié ceux qui <sup>(/372)</sup>soutenoient qu'il y avoit des <sup>(/373)</sup>antipodes. On ne verroit pas tant de bulles contraires les unes aux autres, on n'auroit jamais vu deux papes s'excommunier réciproquement, et, ce qu'il y a de plus plaisant, des saints des deux partis de ces deux papes. On ne disputeroit pas dans les conciles avec tant de chaleur et d'opiniâtreté, si on n'y faisoit rien que par l'inspiration du Saint-Esprit. Enfin, on ne remarqueroit pas dans l'Église toutes les mêmes foiblesses qu'on observe dans quelque autre secte que ce soit.

<sup>(/374)=S=</sup>11. C'est l'orgueil des savans qui a introduit dans l'Église tant de questions nouvelles et épineuses, et qui a obligé le peuple à recevoir leurs sentimens comme des révélations anciennes, quoiqu'on n'en remarque aucune trace dans l'antiquité; c'est la cupidité et l'ambition de quelques autres qui a introduit les dogmes qui favorisent leurs intérêts temporels<sup>#87</sup>. La cour de Rome inspire du respect pour les indulgences et pour les dispenses; qu'on cesse de les acheter, on <sup>(/375)</sup>vous enseignera que Dieu n'exempte personne de <sup>(/376)</sup>sa loi et de celle que le Saint-Esprit a dictée à son Église.

{Chapitre} VI  
*Des Pères de l'Église et des martyrs*

1. La postérité consacre les<sup>(/377)</sup> monumens de l'antiquité, et nous avons naturellement du respect pour ce qui a été si longtems avant nous. Que d'habiles gens qui ont écrit de nos jours avec plus d'érudition, d'éloquence, <sup>(/378)</sup>de justesse d'esprit, de force et de précision, que les Augustins et les Jérômes! Néanmoins, qu'on mette dans la balance du vulgaire le nom d'Augustin d'un côté, et ceux de quelques modernes de l'autre; combien en faudroit-il pour <sup>(/379)</sup>l'enlever?<sup>#88</sup>

Les Pères, cependant, étoient des hommes comme les autres, leurs écrits sont remplis d'erreurs. A parler même en chrétien, il n'y en a point qui ne soit tombé dans quelque opinion erronée: saint Cyprien a soutenu que le baptême des hérétiques étoit inutile<sup>(/380)</sup>, saint Jérôme et saint Augustin ont eu <sup>(/381)</sup>de cruelles disputes sur des faits de religion. Les plus anciens Pères de l'Église étoient des apostats de la religion de leurs ancêtres; ils ont introduit dans la religion chrétienne les erreurs de leur philosophie et la plupart des coutumes du paganisme. Un renversement d'imagination dans un tems plein de sectes, où l'on faisoit gloire de donner dans les partis, a été la grâce efficace de leur conversion.

2. Les Pères de l'Église n'ont point parlé avec exactitude et justesse d'esprit. Ils se sont toujours <sup>(/382)</sup>exprimés d'un style oratoire et allégorique. L'allégorie plaît au peuple, elle l'amuse et attire son admiration. On suit toujours le goût et le génie de son siècle. Lorsque l'allégorie étoit à la mode, tout le monde allégorisoit. Mais, encore un coup, l'allégorie n'est qu'une figure d'imagination, qui ne prouve rien.

Le vulgaire, qui a naturellement du respect pour l'antiquité, regarde les anciens Pères comme des hommes extraordinaires, qui avoient commerce avec le Saint-Esprit, comme il croit que les patriarches s'entretenoient avec Dieu. Le peuple <sup>(/383)</sup>n'a pas en cela assez bonne opinion de lui-même; il ne sait pas qu'il n'y a point en Dieu d'acception de personne, comme parle l'Écriture. Tous les hommes lui sont également chers, il est notre père commun: il ne s'est pas plus entretenu avec les anciens qu'il s'entretient avec nous. L'Écriture ne nous dit pas des anges ce que les Pères nous en disent, surtout Denys dans sa *Hiérarchie*. Où a-t-il <sup>(/384)</sup>donc pris tant de belles choses?<sup>#89</sup>

3. L'imagination échauffée est la cause du martyre. Pour en convenir, il n'y a qu'à faire attention qu'il n'y a point encore eu de religion qui n'ait eu ses martyrs. Les chefs de religion ont péri <sup>(/385)</sup>pour la plupart de mort violente. Toutes les hérésies ont eu leurs saints, qui ont souffert la mort pour les défendre. Ceux que nous appelons fanatiques dans les Cévennes<sup>#90</sup> passent pour des martyrs en Hollande et en Angleterre; on leur écrit des lettres touchantes pour les animer à persévérer dans la foi. Chacun juge des choses selon la situation où il se trouve et selon ses préjugés.<sup>(/386)</sup> La plupart de ceux qui vont au Japon souffrir le martyre ne sont pas en état de répondre à une difficulté que leur proposeroit un Indien de bon sens. Ils meurent pourtant pour soutenir leur religion, ce qui fait voir que c'est l'enthousiasme, et non la raison, qui les guide.

4. A force d'entendre dire, ou de vouloir persuader quelque chose, on la croit soi-même, surtout quand on est né avec une forte imagination, telle que l'ont ceux du pays des anciens chrétiens. Enfin, la conduite des autres n'est pas une règle pour nous. Si les martyrs sont morts ils avoient leurs raisons: je mourrai comme eux, quand je serai persuadé. Mais parce que je ne conçois pas le motif de leurs souffrances, <sup>(/387)</sup>que l'imagination <sup>(/388)</sup>seule peut en être la cause, que d'ailleurs cette preuve est équivoque puisque je vois des martyrs dans toutes les religions, je ne conclurai pas que la religion chrétienne est la véritable parce qu'elle a ses martyrs<sup>(/389)</sup>. Les Pères de l'Église disoient que c'étoit la cause, et non le supplice, qui faisoit le martyr, et c'est un axiome de religion que *causa martyrem facit, non pœna*<sup>#91</sup>. Ainsi, quand on conclut que la religion chrétienne est véritable parce qu'elle a eu des martyrs, on suppose ce qui est en question.

Puisque nous savons que les premiers chrétiens n'étoient dans leur religion que par enthousiasme<sup>(/390)</sup>, et

puisque'il y a des martyrs dans toutes les religions, même les plus extravagantes, comme dans les Indes, même de nos jours, dans la religion réformée chassée de France, il faut trouver un caractère particulier qui distingue<sup>(391)</sup> les vrais martyrs d'avec les faux.

5. Bien loin que les martyrs soient une preuve de la <sup>(392)</sup>vérité de la religion, au contraire ils sont autant de témoins de sa fausseté. <sup>(393)</sup>Car il est injurieux à Dieu de dire qu'il livre au dernier supplice ceux qui croient ce qu'il a révélé. D'ailleurs, les martyrs font connoître que la religion <sup>(394)</sup>étoit mal établie, et la révélation peu constante, puisque'il y avoit dans le même tems des hommes de bonne foi qui croyoient, dit l'Évangile, <sup>(395)</sup>rendre un grand service à Dieu en tuant des scélérats, des imposteurs, des perturbateurs du repos public, lorsqu'ils faisoient mourir les martyrs<sup>#92</sup>.

{Chapitre} VII  
*Des prophéties et des prophètes*

1. L'avenir est entièrement caché aux hommes, parce que n'étant point encore par rapport à eux, il ne peut entrer dans leur esprit par aucun sens, et que, d'ailleurs, ce qui n'est pas n'ayant aucune propriété, les hommes ne peuvent le<sup>(396)</sup> savoir que par la révélation de celui par qui tout existe. Non seulement les hommes ignorent l'avenir, mais il est encore entièrement caché à tout esprit créé, et cela par la même raison<sup>(397)</sup>. Ainsi on se trompe quand on croit que le diable a révélé l'avenir aux payens, et qu'il inspire encore aujourd'hui ceux qu'on appelle sorciers. Rien de tout cela ne peut être. Ce ne sont que des fantômes de l'aveugle imagination des hommes. Les Juifs avoient donc raison quand ils défioient les payens de leur <sup>(398)</sup>déclarer l'avenir: <sup>(399)</sup>*annuntiate nobis futura*, etc.<sup>#93</sup> Mais voyons s'il y a eu parmi les Juifs des hommes qui ayent eu cette connoissance.<sup>(400)</sup>

D'abord j'observe une grande confusion, un grand embarras, des équivoques et des allégories éternelles dans toutes les prophéties, et il est surprenant que nos théologiens d'aujourd'hui disputent encore du sens qu'on doit leur donner. Oui, le sens des prophéties les plus claires n'est pas encore déterminé, ni parmi les Juifs ni parmi les chrétiens, comme je le vais bientôt remarquer. Où est donc le merveilleux des prophéties? Si elles sont pleines d'obscurité, quel est donc le caractère qui les distingue des oracles des payens et des prophéties des autres peuples? Car enfin il y a des prophéties partout. Les hommes ont toujours aimé le merveilleux: plus ils sentent leur foiblesse, plus ils en veulent sortir par des prodiges. Enfin les prophéties, pour faire quelque impression sur des esprits sains et exempts de préjugés, doivent être claires et débarrassées de toute équivoque<sup>#94</sup>.

2. Si les prophéties avoient été claires, les Juifs, qui en étoient les dépositaires, se seroient sans doute convertis, quand ils en auroient vu l'accomplissement. Les prophètes, dit-on, paroissent être les évangélistes de Jésus-Christ. Les Juifs méditent éternellement sur ces prophéties. Ce Jésus-Christ si clairement annoncé arrive parmi eux, il y demeure trente-trois ans, et les Juifs ne le connoissent pas. Ils soutiennent même que ce n'est pas de lui que leurs prophètes ont voulu parler<sup>#95</sup>. Qui sont donc les hommes qui se doivent rendre à ces prophéties, sinon ceux qui parlent et qui entendent la langue naturelle en laquelle elles ont été écrites, et qui en ont toujours été les dépositaires? Est-ce donc l'Église catholique qui <sup>(401)</sup>en doit déterminer le sens? Elle est donc juge en sa propre cause: qu'elle se fasse donc des titres tant qu'elle voudra, ils satisferont son imagination, mais ils ne convaincront pas ma raison.

Ceux qui lisent les prières de l'Église peuvent y remarquer qu'elle se donne une liberté entière d'interpréter comme il lui plaît les prophéties et les passages de l'Écriture. On prétend même qu'il est de foi que l'Église ait cette autorité. Ces interprétations allégoriques qui ne prouvent rien, et qui dépendent uniquement du génie de celui qui allégorise, révoltent la raison d'un Indien de bon sens, bien loin de le persuader. Mais ce que je trouve de plus remarquable, c'est que l'Église ajoute à l'Écriture ce qui lui plaît. David a dit: *Dominus regnavit, decore indutus est*, et l'Église dit que David a dit aux nations: *Dominus regnavit a ligno*, ce qui est faux. *Impleta sunt quae concinit David fideli carmine, dicens in nationibus: regnavit a ligno Deus*: jamais David n'a dit ces paroles, de quelque version qu'on veuille se servir<sup>#96</sup>.

3. L'Écriture nous apprend que Jésus-Christ, après sa résurrection, ouvrit l'esprit à ses apôtres pour leur donner l'intelligence des <sup>(402)</sup>Écritures: *tunc aperuit eis sensum, ut intelligerent scripturas*<sup>#97</sup>. S'il faut un tel miracle pour entendre les prophéties, elles ne sont d'aucune utilité, puisque la raison naturelle ne sauroit les comprendre, et Dieu auroit bien plutôt fait de nous tourner tout d'un coup, par miracle, du côté de la religion chrétienne, que de nous faire marcher par tous ces degrés. Mais que dis-je? Ce n'est pas Dieu qui tient une conduite si irrégulière, ce sont les hommes <sup>(403)</sup>qui le font toujours agir à leur manière.

4. Je n'entrerai point dans un grand détail pour faire voir que toutes les prophéties sont très obscures, que tout s'y<sup>(/404)</sup> sent de l'enthousiasme asiatique et du mystère des Chaldéens; que ce qui paroît clair selon la Vulgate a un sens tout contraire selon le texte original, qui est le seul que le Saint-Esprit a révélé; que ce qu'on nous dit aujourd'hui être une prophétie est un fait arrivé naturellement, et qui ne <sup>(/405)</sup>portoit point avec lui aucun caractère de prophétie; qu'ainsi il est ridicule de vouloir que je regarde le peuple juif comme un peuple tout prophétique. Dieu n'a point exigé cela de moi, et sur ce pied-là je vais trouver toute la religion de Mahomet dans la conduite du peuple juif. Si David, dans ses vieux ans, demande pour se réchauffer la chaleur naturelle de la plus belle fille de <sup>(/406)</sup>son peuple<sup>#98</sup>, saint Augustin et les autres Pères de l'Église n'ont point droit de m'obliger à regarder cette action comme une prophétie de l'union de Jésus-Christ avec l'Église et de la pureté de la Sainte Vierge.

5. Je ne m'arrêterai pas à faire voir que Dieu ne se conduit pas allégoriquement, que les allégories ne prouvent rien, que l'allégorie est une figure qui tient toute sa réalité de l'imagination de son auteur<sup>(/407)</sup>, et surtout <sup>(/408)</sup>en matière aussi sérieuse que la religion. L'allégorie est entièrement bannie de la démonstration et de tout discours qui ne doit que convaincre l'esprit. J'examinerai seulement celle de toutes les prophéties dont on fait plus de bruit, et qu'on dit être la plus claire. La voici.

Jacob, avant <sup>(/409)</sup>que de mourir, fit venir devant lui tous ses enfans et leur donna à tous sa bénédiction. Quand le tour de Juda fut venu, il lui dit: *non auferetur sceptrum de Juda, donec veniat qui mittendus est*<sup>#99</sup>. Or, dit-on, le sceptre a été enlevé de Juda quand Jésus-Christ est venu, donc voilà cette prophétie accomplie, donc Jésus-Christ est celui qui devoit être envoyé. D'abord, il est certain que les Juifs entendent diversement le mot hébreu que nous traduisons par celui de *sceptre*. Les Juifs, au contraire,<sup>(/410)</sup> disent que l'hébreu signifie persécution, tribulation, et que Jacob a dit à son fils que les Juifs seroient toujours persécutés, jusqu'à la venue de celui qui devoit les délivrer de tous leurs maux. Quelques-uns même <sup>(/411)</sup>disent que ces paroles se sont accomplies en la personne de Moïse, et que Jacob dit seulement à ses enfans qu'ils seroient toujours persécutés en Égypte, jusqu'à ce que fût venu celui qui devoit les délivrer de leur esclavage.

Les docteurs catholiques, qui veulent tous qu'on traduise le mot hébreu par celui de *sceptre*, ne conviennent pas non plus du sens de ce passage. Leur dispute roule sur ce qu'on doit entendre par *Juda*.

Les uns disent qu'on doit entendre<sup>(/412)</sup> tout le peuple juif, et que le sceptre n'a été véritablement ôté <sup>(/413)</sup>de ce peuple que quand les Romains se sont rendus maîtres de la Judée; d'autres <sup>(/414)</sup>disent au contraire qu'on ne <sup>(/415)</sup>sauroit raisonnablement entendre ce mot du peuple juif, et qu'il ne faut l'entendre que de la tribu de Juda en particulier, parce que, disent-ils, Jacob a prétendu donner une bénédiction spéciale, marquer un caractère particulier à chacun de ses enfans. Ils ajoutent<sup>(/416)</sup> que si l'on veut entendre ce mot *Juda* de toute la nation juive, il est évident que le sceptre en a été ôté bien des fois par leurs<sup>(/417)</sup> ennemis, et surtout par la captivité de Babylone, sans que le Messie soit venu. Or, disent-ils, s'il y a <sup>(/418)</sup>eu un tems auquel le sceptre ait été enlevé aux Juifs et que le Messie ne soit point venu, cette marque étoit donc trop équivoque pour être une véritable prophétie.

Les <sup>(/419)</sup>premiers disent au contraire qu'on ne <sup>(/420)</sup>sauroit interpréter ce mot de la tribu de Juda uniquement, parce que, disent-ils, il est évident par l'histoire que le sceptre a passé en d'autres mains sans que le Messie soit venu. Les Juifs ont été gouvernés par des juges, Saül n'étoit pas de la tribu de Juda: *postulaverunt regem et dedit illis Saul filium Cis, virum de tribu Benjamin*<sup>#100</sup>. Le royaume a été divisé, et il s'est trouvé qu'onze tribus toutes entières n'avoient qu'un roi particulier. Longtems avant la venue du Messie, le peuple juif étoit gouverné par des pontifes, et chacun sait que les pontifes étoient de la tribu de Lévi. Les Maccabées n'étoient pas de la tribu de Juda; ainsi, disent-ils, il étoit plus raisonnable d'entendre ce mot<sup>(/421)</sup> de tout le peuple juif, et s'il est vrai que ce peuple ait été en captivité, il est certain, disent-ils, que dans la captivité même ils<sup>(/422)</sup> étoient toujours gouvernés par des pontifes de la nation.

On pourroit répliquer à ceux-ci qu'il paroît par le Nouveau Testament que, quoique Hérode fût roi de la Judée, les Juifs étoient pourtant toujours gouvernés par des pontifes. Chacun sait ce qui est arrivé à la passion

de Jésus-Christ: le principal motif que les Juifs ont eu de le faire mourir a été qu'ils appréhendoient que les Romains, venant à savoir qu'il y avoit parmi eux un perturbateur <sup>(/423)</sup>du repos public, ne leur ravissent l'autorité qu'ils avoient encore: *venient Romani et subvertent gentem nostram*<sup>#101</sup>. Jésus-Christ fut conduit devant <sup>(/424)</sup>Anne et Caïphe, le sceptre n'étoit donc pas entièrement ôté des Juifs. Enfin, de quelque côté qu'on se tourne, un esprit juste ne <sup>(/425)</sup>sauroit faire convenir cette prophétie au tems que Jésus-Christ est venu.

6. Tout le monde se mêloit de prophétiser parmi les Juifs. D'abord que Saül fut élu roi, il se mêla aussi de faire des prophéties. Enfin, toute prophétie qui est équivoque n'a pas plus de caractère pour nous convaincre que les quatrains <sup>(/426)</sup>prophétiques qu'on voit à la tête de certains almanachs<sup>#102</sup>.

7. Le mystère est ordinairement une marque d'erreur, ou de foiblesse; la vérité est claire. Quelle raison auroit pu avoir le Seigneur de dicter des prophéties obscures, puisqu'il ne donnoit ces prophéties, comme on en convient, que comme une preuve convaincante de la religion?

8. Virgile a fait une églogue à la louange de Pollion. Il a dit que sous son consulat on verroit arriver mille merveilles. Tous les commentateurs chrétiens se sont avisés de regarder cette églogue comme une prophétie de la venue de Jésus-Christ<sup>#103</sup>. Assurément Virgile ne croyoit pas jamais avoir l'honneur de se voir parmi nos prophètes, et d'avoir Isaïe et Jérémie pour confrères. Les prophéties de ceux-ci regardent autant Jésus-Christ que l'églogue de celui-là. On peut appliquer à Jésus-Christ ce que Virgile a dit de Pollion, on peut lui appliquer aussi ce que les anciens prophètes ont dit en diverses occasions; l'allégorie applique tout à mille sujets différens, mais, encore un coup, elle ne prouve rien. On voit <sup>(/427)</sup>quantité de ces applications<sup>(/428)</sup> dans les Épîtres et Évangiles. Ce qui est dit dans l'Écriture de la sagesse éternelle, l'Église l'applique à la Sainte Vierge fort ingénieusement; les lamentations <sup>(/429)</sup>de Jérémie, faites autrefois au sujet de la captivité de Babylone, on les applique à la dernière destruction de Jérusalem. Tout ce qui a eu parmi les Juifs une application littérale en son tems, l'allégorie le fait entendre de la nouvelle Église. Et pour finir par un trait bien remarquable, on applique à Jésus-Christ et à l'Église les sales entretiens de Salomon avec sa maîtresse. J'en rapporterois volontiers<sup>(/430)</sup> quelques traits, mais ceux qui voudront en juger par eux-mêmes n'ont qu'à lire le Cantique des cantiques<sup>#104</sup>.

9. Qu'est-ce encore que ces prétendues semaines de Daniel, après lesquelles le Messie doit venir? On peut les appliquer comme on veut: l'Église dit que ce sont des semaines d'années, et moi je dis que ce sont des semaines <sup>(/431)</sup>de mois, de siècles, etc.<sup>#105</sup> Le prophète ne s'est point expliqué, parce qu'il n'en savoit rien, il a parlé en homme. Si Dieu avoit <sup>(/432)</sup>dicté des prophéties, elles auroient eu un caractère de clarté qui les auroit distinguées des autres manières équivoques de deviner dont les hommes se servent. Les devins ont trouvé l'art de masquer leur foiblesse sous l'apparence de l'enthousiasme. Ils ne parlent plus le langage des hommes quand ils sont sur le sacré trépied, mais Dieu, qui n'auroit fait ces prophéties que pour les hommes, auroit parlé d'une simplicité digne de lui, et proportionnée aux lumières qu'il a bien voulu nous donner.

10. Il y a dans l'embarras des prophéties un <sup>(/433)</sup>secours merveilleux, qui plaît aux hommes: c'est qu'on devine des énigmes. L'enthousiasme des prophètes est tout humain, et tout semblable à celui des anciens payens et des femmes transportées sur le sacré trépied: Dieu n'agit pas par fureur, ni par transport, ni par figure. Encore un coup, les prophéties doivent être claires et simples pour persuader.

11. La prophétie *ecce virgo concipiet, etc.*<sup>#106</sup> ne pouvoit pas être un signe, car les Juifs regardoient la Vierge comme une femme ordinaire: elle avoit un mari, qui pouvoit deviner qu'elle n'usât point de la liberté conjugale? <sup>(/434)</sup>Dans les occasions où les prophéties ont été rendues, elles ont toutes eu <sup>(/435)</sup>[à la lettre] un sens littéral bien différent de celui de Jésus-Christ<sup>#107</sup>.

=F=Lorsque Xerxès fondit sur la Grèce avec toutes les forces <sup>(/436)</sup>de l'Asie, les Athéniens consultèrent l'oracle d'Apollon. La Pythie leur donna pour réponse que Minerve, protectrice d'Athènes<sup>(/437)</sup>, tâchoit en vain, par toutes sortes de moyens, d'apaiser la colère de Jupiter, <sup>(/438)</sup>que cependant en faveur de sa fille il vouloit bien souffrir que les Athéniens se sauvassent dans des murailles de bois, et que Salamine verroit la perte de beaucoup d'enfans chers à leurs mères, soit quand Cérès seroit dispersée, soit quand elle seroit ramassée. Sur cela Œnomaüs perd entièrement le respect pour le <sup>(/439)</sup>dieu de Delphes: «Le combat du père et de la fille, dit-il, sied bien à des dieux; il est beau qu'il y ait dans le ciel des inclinations et des intérêts si contraires. Jupiter est courroucé contre Athènes, il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Asie. Mais s'il n'a <sup>(/440)</sup>pas pu la ruiner autrement, s'il n'avoit plus de foudres, s'il a été <sup>(/441)</sup>réduit à emprunter des forces étrangères, comment a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette ville <sup>(/442)</sup>toutes les forces de l'Asie? Après cela, cependant, il permet qu'on se sauve dans des murailles de bois. Sur qui donc tombera sa colère? Sur des pierres? Beau devin! Tu ne sais point à qui seront les enfans dont Salamine verra la perte, s'ils seront Grecs ou Persans. Il faut bien qu'ils soient de l'une ou de l'autre armée, mais <sup>(/443)</sup>ne sais-tu pas du moins qu'on verra que tu ne le sais pas? Tu caches le tems de la bataille sous ces belles expressions poétiques: *soit quand Cérès sera dispersée, soit quand elle sera ramassée*. Tu veux nous éblouir par ce langage pompeux: mais ne sait-on pas bien <sup>(/444)</sup>qu'il faut qu'une <sup>(/445)</sup>bataille se donne au tems des semailles, ou de la moisson? Apparemment ce ne sera pas en hiver. Quoi qu'il arrive, tu te tireras d'affaire par ce moyen: si les Grecs perdent la bataille, ce Jupiter que Minerve tâche de fléchir aura été inexorable; s'ils la gagnent, Jupiter s'est enfin laissé fléchir. Tu dis qu'on fuyé dans des murailles de bois; tu conseilles, tu ne devines pas: moi qui ne sais point deviner j'en eusse bien dit autant, <sup>(/446)</sup>j'eusse bien jugé que l'effort de la guerre seroit tombé sur Athènes, et que puisque les Athéniens avoient des vaisseaux, le meilleur <sup>(/447)</sup>parti pour eux étoit d'abandonner leur ville et de se mettre <sup>(/448)</sup>tous sur la mer»<sup>#108</sup>. Ainsi les chrétiens se tirent d'affaire, soit que Dieu punisse ou récompense les bons ou les méchants, ou quand ils prient et qu'ils n'obtiennent pas l'effet de leurs prières malgré les promesses de Jésus-Christ.

=F=Une des choses qui marque que les hommes se mêloient des oracles, c'est l'ambiguïté des réponses, et l'art qu'on avoit de les accommoder à<sup>(/449)</sup> tous les événemens qu'on pouvoit prévoir<sup>#109</sup>. Saint Paul disoit, il y a <sup>(/450)</sup>1700 ans, que l'Antéchrist alloit venir, et on l'attend encore<sup>#110</sup>. *Resuscitans Jesum sicut et in Psalmo secundo scriptum est, Filius meus es tu, ego hodie genui te*. La prophétie n'est-elle pas claire, si on veut prouver la génération du Verbe? On cite aussi cette prophétie: *ego hodie genui te, et rursum ego ero illi in Patrem, et ipse erit mihi in Filium*<sup>#111</sup>.

{Chapitre} VIII  
*De la Trinité et du péché originel*

1. Nous avons vu, dans les conditions que doit avoir une <sup>(/451)</sup>bonne religion, <sup>(/452)</sup>qu'il faut qu'elle ne nous donne pas une fausse idée de Dieu<sup>#112</sup>, parce qu'autrement Dieu seroit contraire à lui-même, d'autant que l'idée naturelle que nous avons de Dieu ne nous peut venir que de lui-même, de quelque manière qu'on l'entende. Or, si par la révélation il nous donnoit, de lui-même, une idée contraire à celle qu'il nous a donnée par la raison, il y auroit dans sa conduite une contrariété dont nous savons bien qu'il est incapable. Or la Trinité<sup>(/453)</sup> est entièrement opposée à l'idée que la nature nous donne de Dieu; donc cette prétendue Trinité <sup>(/454)</sup>est un reste du paganisme. La raison nous fait voir que Dieu est infiniment simple; donc il n'est pas triple, puisque s'il étoit triple, de quelque manière qu'on l'entende, on pourroit considérer un être encore plus simple que lui, savoir un qui ne seroit pas triple <sup>(/455)</sup>en personnes.

2. Les émanations divines, ou plutôt les trois prétendues personnes de la Trinité, ne sont autre chose que les divers <sup>(/456)</sup>égards, sous lesquels les habiles parmi les anciens concevoient un seul et même Dieu. Platon, qui n'osoit enseigner publiquement l'unité d'un Dieu, le considère comme <sup>(/457)</sup>bon, comme sage, comme puissant. Il fait trois touts de ces trois égards, la <sup>(/458)</sup>Bonté, la Sagesse, la Puissance<sup>#113</sup>. Les anciens Pères, qui étoient tous disciples de Platon, ont porté cette doctrine dans le christianisme, et ont fait trois personnes de trois qualités qui ne conviennent qu'à un seul et même Dieu.

3. Plus la Trinité est opposée à la raison et plus il faut de preuves claires pour nous convaincre que Dieu a révélé ce mystère. Je le répète une bonne fois pour ne le redire jamais: je croirai avec confiance ce que Dieu aura révélé, parce que je sais que Dieu ne <sup>(/459)</sup>sauroit me tromper; mais il faut qu'on me prouve clairement la révélation.

4. Les paroles ne sont qu'un air battu, lorsqu'elles ne signifient rien: on fait parler les perroquets<sup>(/460)#114</sup>. Tout ce qui n'est appuyé que sur des paroles, et non sur de véritables idées, n'est d'aucune considération. C'est pour cela qu'on ne fait aucun cas des jeux de mots, des équivoques, des faux brillans. Or tout le système de la Trinité n'est appuyé que sur des paroles vuides de sens: génération, procession, personne, hypostase, etc.

5. On dit que les anciens Pères ont parlé avec ménagement de la divinité de Jésus-Christ et de celle du Saint-Esprit. Comme si Dieu avoit quelque espèce de honte de se manifester aux hommes, supposé qu'il <sup>(/461)</sup>le voulût, et comme si Jésus-Christ n'avoit pas dit qu'il rougiroit devant son Père de ceux qui auroient rougi de le confesser devant les hommes<sup>#115</sup>. Non, si les anciens n'ont point parlé de la divinité de Jésus-Christ, et encore moins de celle du Saint-Esprit, c'est qu'elle leur étoit inconnue. Pourquoi, en effet, n'auroit-on pas eu les mêmes égards dans les siècles suivans? Est-ce qu'on avoit moins à craindre d'inspirer le polythéisme? Et n'étoient-ce pas des infirmes et des novices dans la foi, que ces pauvres catéchumènes à qui les Pères des siècles postérieurs enseignoient la Trinité?

6. Dieu est trop juste pour punir les enfans du péché de leurs pères, il le dit lui-même dans l'Écriture. En effet, il n'y auroit point de péché s'il n'y avoit point de loi, dit saint Paul. Or, dit-il, comment saura-t-on qu'il y a une loi si on ne l'a point apprise?<sup>#116</sup> Je demande sur ces passages, qui sont de l'Écriture, comment les enfans, à qui Dieu n'a rien prescrit avant leur naissance, peuvent être coupables.

7. Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes. Ils n'ont d'autre voye que la douleur pour punir ceux qui les offensent; ils croient donc que la douleur est une punition. Ainsi, comme ils sentent qu'ils

souffrent, ils se persuadent qu'ils ont commis quelque crime qui leur a attiré leurs souffrances. Et parce qu'ils éprouvent qu'on souffre avant que d'avoir été en état de faire aucune action, et que par conséquent on n'a pu mériter la souffrance soi-même, ils se figurent que c'est quelque autre qui l'a attirée sur eux, et ne voyent personne de plus propre pour cela que le père de tous les hommes. Ils trouvent ainsi, en remontant, la source de leurs misères. Ils sont tellement accoutumés à ces conséquences, que lorsqu'ils voyent une famille malheureuse, ou par la perte du bien ou par quelque maladie qui se perpétue de père en fils, ils regardent ces accidens comme des effets de quelque péché particulier<sup>(462)</sup>. Ainsi, comme ils se voyent tous sujets à des maux généraux, comme au froid, au chaud et à la mort, ils se sont imaginés que leur père commun leur avoit attiré tous ces <sup>(463)</sup>beaux présens.

Ils ne se sont pas seulement contentés de dire en général que leur père avoit péché: ils ont voulu déterminer en particulier la qualité de son offense. Et comme l'erreur ne se soutient pas, les uns ont dit que ce premier père, qui s'appeloit Adam, avoit mangé d'une pomme contre l'ordre de Dieu, d'autres ont dit qu'il s'appeloit Prométhée et qu'ayant volé le feu du ciel, les dieux avoient envoyé Pandore avec une boîte pleine des maux dont nous nous plaignons<sup>#117</sup>. Ceux qui <sup>(464)</sup>ont quelque connoissance de l'antiquité, et qui ne se laissent point prévenir, conviendront que les payens n'ont point pillé les Juifs en ce point. Les livres des Juifs n'ont été connus des payens qu'après la version des Septante<sup>#118</sup>; on peut même assurer qu'ils le furent fort peu alors: le défaut d'impression ne rendoit pas les livres fort communs, surtout lorsqu'ils étoient en un aussi gros volume que la Bible. Or il est certain que la fable de Prométhée étoit répandue dans le paganisme avant la version des Septante. Les auteurs grecs les plus anciens en ont fait mention.

La douleur n'est pas pourtant une punition. Si la douleur étoit une punition du péché de notre père commun, il seroit de la justice de Dieu que cette punition fût égale dans tous les hommes, parce qu'ils ont tous péché en lui également. On ne <sup>(465)</sup>sauroit pourtant disconvenir de l'inégalité de la punition, même dans les enfans. Les uns naissent aveugles, les autres boiteux, les autres muets; non seulement les maux du corps sont bien différens parmi les hommes, mais encore la concupiscence et l'ignorance; <sup>(466)</sup>aussi dit-on que ce qui est une punition du péché est parmi nous d'un degré bien différent.

Si la douleur étoit une punition, le plaisir devoit être aussi une récompense, <sup>(467)</sup>ce dont on ne convient pas. D'où <sup>(468)</sup>vient donc le plaisir et la douleur? Il n'est pas difficile de le deviner. La douleur est un avertissement que nous donne l'auteur de la nature pour nous faire éviter par sentiment, c'est-à-dire par la voye la plus courte, ce qui pourroit nuire à notre corps<sup>#119</sup>. Quand nous sommes auprès du feu, il nous faudroit faire de grands raisonnemens pour savoir s'il nous est, ou ne nous est pas, contraire. Il nous faudroit connoître la nature du feu et la disposition actuelle de notre machine, il faudroit avoir des yeux plus perçans que ceux que nous avons: le sentiment termine toutes ces discussions. Quand nous avons froid, le feu donne à notre sang le mouvement qui lui convient, nous nous plaisons alors à nous y arrêter. Si nous avons chaud, le feu <sup>(469)</sup>augmente-t-il le mouvement de notre sang, il nous incommode, nous le fuyons, et tout cela machinalement et par le plaisir et la douleur. Le plaisir nous est aussi utile que la douleur, soit pour notre propre conservation, ou pour celle de la société. Car il est certain que notre conservation particulière et celle de la société<sup>(470)</sup> sont les deux pièces mouvantes, pour ainsi dire, de tout ce qui se passe dans le monde par rapport à nous.

Mais pour ne pas entrer dans une autre question, combien faisons-nous de choses utiles à la société, que nous ne ferions point sans le plaisir et la douleur? La douleur que cause le mépris, le plaisir <sup>(471)</sup>que la louange excite, procurent mille biens à la société. C'est la douleur, encore un coup, qui nous approche du feu quand cette approche est nécessaire, c'est le plaisir qui nous y retient. C'est la douleur qui nous en chasse, après nous y avoir conduits. C'est la douleur et le plaisir qui nous font prendre notre nourriture. Enfin, un peu de méditation nous fera comprendre que le plaisir et la douleur ne sont ni une récompense ni une punition, et que l'auteur de la nature ne pouvoit trouver une voye plus courte pour nous faire éviter le mal et pour nous porter au bien, non seulement par rapport à nous, mais par rapport à la société. Ce qui nous doit faire voir que nous agissons bien plus machinalement qu'on ne pense.

8. Le désordre de la nature, et la réforme que Dieu y auroit apportée, marqueroit une imperfection en Dieu: on ne réforme<sup>(472)</sup> que ce qui est mal fait, et Dieu est incapable de mal faire. L'homme n'est point

corrompu; on ne <sup>(/473)</sup>sauroit soutenir qu'il l'est sans attaquer la sagesse et la puissance infinie de son auteur. L'homme est tel qu'il est par sa nature. La nature est l'ordre que Dieu a établi, qui par conséquent ne <sup>(/474)</sup>sauroit être mauvais. On ne sauroit réformer l'homme sans tomber dans de grands inconvénients. La terre seroit-elle suffisante pour contenir tous les hommes, s'ils ne mouraient pas?<sup>#120</sup> Et que deviendrait chacun de nous en particulier? Désabusons-nous, la mort est nécessaire pour l'ordre de la nature, et n'est pas un si grand mal <sup>(/475)</sup>que l'on pense: Dieu sait ce que nous devenons, nous contribuons à l'ordre de l'univers. Ce <sup>(/476)</sup>qu'il y a de bien sûr, c'est que nous ne <sup>(/477)</sup>serons point changés en tisons d'Enfer.

Dieu est tout-puissant, mais sa toute-puissance n'a pas pour objet de faire des contradictions. Or, selon la nature de la matière, l'homme doit être tel qu'il est et n'a jamais été autrement: la nature de la matière a été déterminée avant le prétendu péché de l'homme, et cette nature de la matière n'est telle que par la volonté de Dieu. Ainsi l'homme n'est tel qu'il est que par la nature de la matière. En effet la matière est divisible et pénétrable, le <sup>(/478)</sup>plus solide sépare le moins solide. Toute matière est sujette aux règles du mouvement; l'homme est donc essentiellement mortel, parce qu'ayant un corps il est divisible, et il est faux que le péché ait causé la mort de l'homme et les autres inconvénients dont nous nous plaignons. Si nous voulions faire de sérieuses réflexions sur l'état où nous nous trouvons ici-bas, nous verrions que tous nos prétendus malheurs ne dépendent que de notre imagination: nous voulons dominer sur les autres, et nous nous croyons malheureux quand nous n'avons pas ce qui nous élève. Pour cela il faut des richesses, et nous nous regardons comme infortunés quand nous en manquons.

9. D'où nous pourroit venir notre prétendue inclination au mal, qu'on nous dit être une suite du péché de notre premier père? Ou elle nous vient de Dieu, ou de nous-mêmes, ou des autres créatures. I) Elle ne <sup>(/479)</sup>sauroit venir de Dieu, parce que Dieu ne fait rien de mal. On ne <sup>(/480)</sup>sauroit dire que Dieu nous a donné cette inclination pour nous punir de la désobéissance de notre premier père; un tel penchant seroit une plaisante punition, non seulement parce que nous avons du plaisir à le suivre, mais encore parce que Dieu ne sauroit <sup>(/481)</sup>nous punir en nous donnant une mauvaise inclination. Quelle idée seroit-ce donner de Dieu? II) Elle ne <sup>(/482)</sup>sauroit venir de nous-mêmes: nous ne pouvons ni nous créer, ni nous donner des inclinations, ni nous défaire absolument de celles que nous avons. Si nous avions un tel pouvoir, nous nous réformerions à notre gré. Enfin, si elle venoit de nous, elle ne se trouveroit pas dans tous les hommes. III) Les créatures peuvent bien être l'occasion qui nous détermine à réduire nos facultés en acte, mais comme elles sont hors de nous, elles ne nous peuvent donner ni facultés ni inclinations.

Nous n'avons donc point de mauvaises inclinations: tous nos penchans sont bons, parce qu'ils viennent de Dieu. Nous en faisons quelquefois mauvais usage par rapport aux créatures, mais les circonstances qui font trouver ces usages mauvais ne changent rien au fond, et ce que nous appelons mauvais penchant est un instinct que Dieu nous a donné, qui donne le branle à tout ce que nous faisons, soit pour notre propre conservation particulière ou pour celle de la société.

On remarque dans les <sup>(/483)</sup>autres animaux le même penchant qu'on dit être mal en nous; or ils portent donc avec nous la peine de nos crimes. Il est déraisonnable de prétendre que parce qu'on s'imagine que l'homme est le chef des animaux, ceux-ci ont dû ressentir les effets de sa mauvaise conduite. La nature, quand on l'interroge, nous fait sentir le ridicule d'une imagination si grotesque. Les animaux ont donc été bien étonnés de voir changer tout d'un coup l'ordre de l'univers, car ils ont été créés devant nous. Les animaux, au contraire, ne devoient jamais se ressentir de la foiblesse de l'homme, et celui-ci auroit été bien plus puni s'il les eût vus exempts de ses maux.

=S=Dieu étant tout-puissant, il peut faire tout ce qu'il y a de meilleur et de plus avantageux pour nous; puisqu'il est infiniment bon et <sup>(/484)</sup>sage, nous ne devons pas douter qu'il ne l'ait fait<sup>#121</sup>: ce que notre imagination trouve mal, est <sup>(/485)</sup>bien et sagement ordonné. Connoissons mieux le Seigneur, nous en estimerons plus son ouvrage. Il est de l'infinie bonté de Dieu de n'avoir pas mis l'homme dans une situation où il pût l'offenser et se perdre.

10. Qu'est-ce que la nature corrompue? Est-ce qu'elle est dans un autre état qu'elle a toujours été? Les essences, les règles déterminées au moment de la création, ont-elles pu changer? Si l'homme aime à sentir et à être agréablement remué, c'est parce que telle est sa nature, et non un effet du péché. Comment Adam auroit-il <sup>(/486)</sup>trouvé du plaisir à manger la pomme, s'il n'avoit été tel par sa nature, que cette manducation lui pût plaire et le déterminer?

Julien l'Apostat ne règne que deux ans. Ce court intervalle est regardé comme une punition de Dieu: il vouloit détruire le christianisme. =F=Jovien, <sup>(/487)</sup>qui lui succède, commence au contraire à se porter avec zèle à la destruction du paganisme et à l'établissement du christianisme: il ne règne que sept mois<sup>#122</sup>. Assurément, un tel homme étoit nécessaire au monde pour l'établissement du christianisme! Est-ce une punition? Est-ce une récompense? Ce ne peut être une punition, puisqu'il ne faisoit que le bien<sup>(/488)</sup>; ce ne peut être une récompense, puisqu'il n'a pas achevé son ouvrage.

11. Si rien n'arrive que par les règles du mouvement déterminées, si le corps de l'homme ne se remue que conformément à ces règles, comment Dieu peut-il nous punir? Pouvons-nous ne pas les suivre? *In ipso vivimus, movemur et sumus*<sup>#123</sup>. Comment nous jugera-t-il? C'étoit donner à l'homme des armes pour se tuer, que de lui donner une liberté telle qu'il pût offenser Dieu. Dire que le péché d'Adam étoit nécessaire pour un plus grand bien, c'est faire dépendre Dieu d'autre chose<sup>(/489)</sup> que de lui-même. <sup>(/490)</sup>Lucr., lib. 6, in principio: *Pourquoi le tonnerre ne tombe-t-il pas sur les impies?*<sup>#124</sup>.

## {Chapitre} IX

*De l'idée que nous devons avoir de Dieu.  
Qu'il n'a point révélé aux hommes un culte particulier,  
dont il ait voulu être honoré*

1. Ma raison me dit que Dieu est le plus parfait de tous les êtres; il doit contenir éminemment toutes les perfections que nous observons dans les créatures, puisque lui seul peut être l'auteur de ces perfections. Mais prenons garde de nous tromper, quand nous attribuons à Dieu des perfections qui ne sont perfections que par rapport à nous. Les hommes considèrent ordinairement Dieu comme un grand roi, comme un père, comme un juge, enfin comme un homme puissant. Toutes ces comparaisons ne peuvent qu'être défectueuses: Dieu est infiniment au-dessus de ce qui convient à l'homme.

Quand les hommes considèrent Dieu comme un roi, ils disent qu'il fait tout pour sa gloire, *ad majorem Dei gloriam*. Cependant, l'idée de la gloire ne sauroit convenir à Dieu; la gloire est entièrement respectueuse, c'est-à-dire que la gloire n'existe que dans l'imagination des autres. Chercher à s'acquérir de la gloire, c'est chercher à paroître grand dans l'imagination d'autrui: ainsi la gloire, quelque sens qu'on puisse lui donner, ne <sup>(491)</sup>sauroit jamais convenir à Dieu, qui est infiniment au-dessus de l'imagination <sup>(492)</sup>des hommes ses créatures. Il est donc absurde de dire que Dieu récompense dans le ciel pour faire éclater sa bonté, qu'il punit dans l'Enfer pour manifester sa justice: qui sont donc les spectateurs <sup>(493)</sup>dont Dieu cherche à s'attirer l'estime, soit lorsqu'il récompense, soit lorsqu'il punit? On ne <sup>(494)</sup>sauroit dire que Dieu agit pour faire éclater quelques-unes de ses perfections, sans dire qu'il cherche l'admiration d'un être égal à lui, et sans avancer, sans s'en apercevoir, que Dieu n'a pas été toujours heureux, puisqu'il y a eu une éternité où Dieu n'a pas eu la satisfaction de faire éclater son mérite infini, car avant la création du monde il n'étoit qu'avec lui-même.

2. C'est un principe de religion, qu'on ne doit point agir dans le doute; ainsi, quand je ne suis pas assuré que la religion de mes pères est véritable<sup>(495)</sup>, je ne dois pas constamment m'exposer à rendre à Dieu un culte que peut-être il abhorre.

3. On peut considérer les créatures par rapport à Dieu et par rapport à elles-mêmes. Toutes les créatures sont bonnes par rapport à Dieu, l'Écriture le dit: *vidit Deus cuncta quae fecerat, et erant valde bona*<sup>#125</sup>. Elles sont dans une dépendance entière à son égard; on ne <sup>(496)</sup>sauroit concevoir qu'il se passe quelque chose dans le monde qui soit contraire à la volonté de Dieu et aux règles qu'il a établies dans la création, et dont tout ce qui arrive n'est qu'un enchaînement et une suite. Rien, par conséquent, ne peut être mauvais par rapport à Dieu; il n'a donc rien à punir ni à récompenser. On ne punit que le mal,<sup>(497)</sup> et il ne sauroit y en avoir par rapport à Dieu; on ne récompense que le bien, et <sup>(498)</sup>il ne sauroit se trouver dans le monde d'autre bien que celui dont Dieu seul est l'auteur. Il n'y a donc point de punition à craindre, ni de récompense à espérer, de la part de Dieu: il n'y a donc point de religion.

Les créatures considérées <sup>(499)</sup>par rapport à elles-mêmes, je veux dire, par les différentes relations qu'elles ont entre elles, peuvent se nuire et se faire plaisir; de certaines choses conviennent à la nature de l'homme, d'autres lui nuisent. Ainsi les créatures intelligentes doivent être portées, par la crainte de la punition, à ne se pas nuire mutuellement, et on doit même, par la récompense, les exciter à s'être utiles les unes aux autres, parce qu'elles peuvent se nuire réciproquement à cause de leur différente situation et de leur nature particulière. Or, comme il n'y a rien qui nous intéresse tant que notre propre conservation, et que, par les règles de l'auteur de la nature, la douleur nous éloigne de ce qui nous nuit et le plaisir nous fait approcher de ce qui nous convient, nous devons, par la douleur que cause la punition et par le plaisir que cause la récompense, exciter dans les créatures sensibles tous les mouvemens qui nous conviennent.

C'est par cet art qu'on dresse les animaux à faire tant de choses surprenantes. Les rois qui ont gardé une semblable conduite ont toujours enrichi leurs états de mille nouvelles inventions, tout a fleuri de leur tems.

(/500)Ainsi, une vipère qui blesse un homme, ou un lion qui le mange dans une forêt, ne (/501)sauroit offenser Dieu. Ces animaux ne nuisent qu'à l'homme; qu'il se venge donc d'eux, qu'il les détruise, s'il peut: ils sont mauvais par rapport à lui, c'est à lui à s'en défendre, mais ils sont bons par rapport à Dieu<sup>#126</sup>. Aussi Dieu a-t-il donné à toutes les créatures des armes naturelles pour se défendre de celles qui (/502)leur pouvoient nuire. De même, un voleur nuit à la société, il détruit l'ordre et la sûreté qui doivent se trouver parmi les hommes, c'est une vipère qui les blesse. Que les hommes le punissent donc! Qu'ils le retranchent de la société, comme une machine mal réglée; mais le Créateur, qui l'a fait, n'a rien à punir en lui. Nous n'agissons, encore un coup, que par les règles déterminées du mouvement; nos muscles sont déterminés à se mouvoir par des causes qui ne dépendent pas de notre caprice, quelque illusion que le vulgaire se fasse sur ce point, et Dieu n'auroit pas plus de raison de nous punir d'avoir volé, que d'être devenu fou. Car l'auteur de la nature, qui a tout créé, a laissé la puissance à l'homme de se l'acquérir, puisqu'il a fait ces choses pour son utilité; il a mis en lui le plaisir et la douleur, parce que ces deux choses lui sont encore nécessaires. Ainsi, un (/503)voleur qui vole fait le bien et le mal: il fait le bien par rapport à lui et le mal par rapport aux autres, et rien par rapport à Dieu<sup>#127</sup>. Donc ce sont les hommes qu'il offense, et non pas Dieu; donc c'est aux hommes à le punir, puisqu'il les offense et qu'il pêche contre les règles qu'ils se sont établies, et Dieu n'a rien à punir en lui.

Les hommes veulent toujours juger de Dieu par eux-mêmes: ils punissent, ils récompensent, ils croient que Dieu punit et récompense de même. Il paroît, au contraire, être de la nature de Dieu, et une véritable perfection en lui, d'être hors d'état de (/504)faire ni l'un ni l'autre. Sous un être infini et tout-puissant il ne doit se faire que sa seule volonté, de laquelle Dieu n'a aucun compte à nous rendre, et qu'il est impossible que nous connoissions jamais: Dieu n'a donc que lui-même à punir et à récompenser.

4. Il est de l'essence de Dieu de faire ce qu'il y a de plus parfait. Or, comme c'est une imperfection que de pouvoir offenser Dieu, il étoit de la bonté et de la sagesse de Dieu de mettre l'homme dans une situation à ne pouvoir l'offenser et se perdre, et il ne faut pas douter que Dieu ne l'ait fait. Si Dieu avoit exigé de nous un culte particulier, dont il voulût être honoré, il l'auroit révélé dès le commencement. C'est une ridiculité (/505)de dire que Dieu se soit manifesté de différentes manières en divers tems, qu'il ait traité les hommes en esclaves dans l'ancienne loi, qu'il les traite en enfans dans la nouvelle: c'est l'imagination des hommes qui varie, mais Dieu ne change jamais. Il est absurde de dire que Dieu ait permis de certaines choses en divers tems, *ad duritiam cordis*<sup>#128</sup>, et qu'il se soit avisé de les défendre dans d'autres. Les hommes ont toujours été les mêmes: on dit tantôt qu'ils se sont pervertis de plus en plus, et tantôt on les regarde comme plus parfaits que les anciens. On veut qu'il ait été permis aux anciens de répudier leurs femmes, *ad duritiam cordis*, et l'on veut que les Phariséens du tems de Jésus-Christ, et les Juifs alors si imparfaits, n'aient pas (/506)eu besoin de cette condescendance: ils étoient donc plus parfaits que leurs pères. Tant il est vrai que c'est le propre de l'erreur de se démentir.

5. Il y a des philosophes qui prétendent que nous voyons tout en Dieu, qu'il nous a donné des idées innées des premiers principes, et que ce n'est que par cette raison que tous les hommes de l'univers conviennent que le tout est plus grand que sa partie<sup>#129</sup>. Je ne veux pas réfuter ici cette belle imagination, je ne veux pas leur demander pourquoi il faut tant d'attention pour (/507)de certaines choses et pourquoi il n'en faut point pour d'autres, ni d'où vient que tous les hommes ne voyent que très peu de choses de la même manière; si c'est en Dieu qu'un mahométan de bonne foi voit que sa religion est véritable, et d'où vient que (/508)souvent, après une longue et sincère attention de part et d'autre, on ne laisse pas de penser diversement. Mais je leur demande: d'où vient que Dieu ne nous a point donné (/509)des idées innées d'une certaine religion? Étoit-il plus nécessaire de nous apprendre que le tout est plus grand que sa partie? Les sens et l'expérience ne (/510)nous l'auroient-ils pas appris? Le mérite de la foi seroit le même, la certitude de la révélation ne sauroit que l'augmenter: il s'agiroit toujours de croire et de pratiquer. Car je ne demande pas que Dieu nous donne une idée de la substance des mystères, ni qu'il nous les explique, c'est alors qu'il n'y auroit plus de foi; mais je demande seulement qu'il nous donne une certitude de sa révélation. Dieu est trop juste et trop bon pour ne pas l'avoir fait, s'il y avoit dans le monde quelque religion véritable.

=s=La croyance d'un Dieu n'est nullement l'effet du hasard, ni de la politique et encore moins de l'ignorance, puisqu'elle se trouve dans tous les hommes. Tels seroient tous les articles de la religion, si Dieu en avoit révélé quelqu'une. Il ne convient pas à la

sagesse et à la bonté de Dieu d'exiger de l'homme plus qu'il n'est capable de faire, c'est-à-dire au delà <sup>(511)</sup>de ses plus grands et de ses plus sincères efforts<sup>#130</sup>. Or, s'il y a des hommes qui soient, ou qui aient été, dans une véritable impuissance de s'assurer de la révélation, c'est une preuve certaine qu'il n'y en a point.

=s=Nous n'avons que deux voyes pour connoître la volonté de Dieu: la raison et la révélation<sup>#131</sup>. D'où vient que la raison est plus ou moins dans tous les hommes, et qu'il y en a tant qui ignorent la révélation, qu'il n'y en a eu même que fort peu qu'on nous dit en avoir été les témoins? C'est qu'effectivement il y a une raison, et qu'il n'y a jamais eu de révélation.

6. On croit agir volontairement lorsqu'on agit dans la passion, on croit penser avec liberté lorsqu'on rêve. Un fou croit faire librement tout ce qu'il fait, et nous croyons agir librement dans nos actions ordinaires. Cependant, un certain mouvement des liqueurs, ou une certaine disposition des organes, <sup>(512)</sup>fait l'homme passionné, une autre l'homme sage et une autre l'homme fou: la nature est uniforme. Supposer l'homme libre, et qu'il se détermine par lui-même, c'est le faire égal à Dieu, c'est faire ce que Dieu même ne peut pas faire. La détermination est une action; or, si l'homme pouvoit se déterminer par lui-même, il pourroit donc agir par lui-même, il seroit Dieu et pourroit créer. Pourquoi l'homme ne pourroit-il se déterminer qu'en certaines actions? L'homme doit agir d'une manière générale et uniforme, c'est-à-dire que ses actions doivent avoir la même cause: s'il se fait en lui quelques actions machinales, elles se font toutes machinalement; et s'il s'en fait quelques-unes librement, elles se font toutes librement<sup>#132</sup>.

La volonté de l'homme ne veut que parce qu'elle est déterminée: elle se porte à ce qui lui paroît bien, elle ne peut aimer que le bien. Ainsi elle ne peut qu'être déterminée, et il faut qu'elle sente l'impression du bien et même du mal. L'horloge ne va que selon qu'elle est montée: dirons-nous que nous ne devons pas monter l'horloge? Ainsi, quoique l'homme n'agisse que selon qu'il est déterminé, il faut pourtant monter l'homme, le déterminer selon nos intérêts<sup>(513)</sup>: la crainte du châtement l'empêche de <sup>(514)</sup>nuire à la société, les récompenses l'attirent. La nature est uniforme dans l'univers, tout est sujet ici-bas à la même vicissitude: les feuilles tombent, les hommes meurent.

7. Trois objets de la religion: Dieu, <sup>(515)</sup>le prochain et nous-mêmes. Dieu est proprement le seul et vrai objet de la religion, les autres le sont de la société. Quand je veux détruire la religion, je veux seulement détruire un culte que Dieu n'a pas révélé <sup>(516)</sup>aux hommes, et qu'il n'exige point d'eux par rapport à lui. Mais je ne trouve pas mauvais que la religion subsiste par rapport à nous et au prochain; pour lors, c'est la société.

Il y a des choses que nous ne connoissons que par <sup>(517)</sup>des idées que j'appelle des idées de ressemblance. Ainsi, avant que d'avoir été à Rome, je ne connois Rome que par une idée de ressemblance. De même, nous ne connoissons Dieu que par une idée de ressemblance.

Tout est rapport: la victoire est bonne et mauvaise, un bourreau est bon et mauvais; un voleur fait le bien et le mal.<sup>(518)</sup> Combien de familles perdues et désolées chez les ennemis, d'un même accident qui nous fait faire des feux de joye! Un voleur fait le bien par rapport à lui, il augmente ses facultés; il fait le mal par rapport à la société.<sup>(519)</sup>

S'il y a un Dieu, dit-on, il doit y avoir un culte. <sup>(520)</sup>L'Écriture nous apprend que le monde n'est pas éternel: il y a eu un Dieu et point de culte. Les bêtes ne rendent aucun culte à Dieu: si l'homme n'étoit point, il y auroit un Dieu, des créatures et point de culte.

8. Trois choses font voir la fausseté de la religion: I) la fausseté physique sur quoi elle est fondée; II) la fausse idée qu'elle nous donne de Dieu et de la liberté de l'homme; III) le peu de rapport entre les moyens qu'elle nous prescrit et la fin de ces moyens.

Si les hommes ne savoient point écrire, s'ils ne s'étoient point avisés de ce moyen, qu'ils n'ont pas

toujours eu et que Dieu ne leur a pas appris, comment sauroient-ils les points de la religion? Peut-on concevoir que Dieu fasse dépendre la religion d'un art qui n'a pas toujours été, qui n'est pas aussi ancien que la religion et qui est encore inconnu à une infinité de peuples? N'y ayant que ce seul moyen pour apprendre la religion, comment un <sup>(/521)</sup>sourd de naissance peut-il l'apprendre? Puisqu'il n'a point de religion, il est <sup>(/522)</sup>donc damné.

Si la religion chrétienne avoit trouvé les hommes dans l'état de la raison, il y auroit bien lieu de s'étonner qu'elle se fût établie, mais elle les a trouvés dans des erreurs <sup>(/523)</sup>grossières: une erreur a fait place à une autre, comme <sup>(/524)</sup>dans le cœur il y a une circulation de passions. Quand on connoît l'homme rien ne surprend: il est susceptible de nouveauté et l'embrasse bien souvent sans raisonner, seulement parce que la nouveauté lui plaît. Ceux qui <sup>(/525)</sup>entendirent prêcher les apôtres avoient une grande pente à la crédulité.

La religion chrétienne nous donne une fausse idée de Dieu. Car la justice humaine est une émanation de la justice divine, et doit être en soi de la même nature. Or nous ne <sup>(/526)</sup>saurions, selon la justice humaine, <sup>(/527)</sup>que blâmer la conduite de Dieu envers son fils, envers Adam, envers les peuples à qui on n'a jamais prêché, envers les enfans qui meurent avant le baptême. Aussi anciennement les chrétiens savoient attraper Dieu, en se faisant baptiser le plus tard qu'ils pouvoient: le baptême effaçant tous les péchez, ils alloient droit au <sup>(/528)</sup>ciel.

La religion <sup>(/529)</sup>chrétienne a été contredite et réformée par d'habiles chrétiens, mais on les a traités d'impies et d'hérétiques. Dieu n'est point pour l'homme: l'homme seroit plus noble que Dieu, puisque Dieu seroit pour lui. L'homme n'est point pour Dieu, parce que Dieu n'a besoin de rien: l'homme a été fait parce que Dieu l'a voulu faire<sup>(/530)</sup>.

9. L'état de foiblesse où nous voyons que l'homme se trouve dans les derniers instans de sa vie nous fait dire qu'il ne peut plus agir, et par conséquent plus mériter. Et comme nous le croyons immortel, nous disons qu'il va subir son jugement.

Les remords ne prouvent ni la divinité ni la religion, les remords ne sont qu'un sentiment intérieur. Or nos sentimens intérieurs ne prouvent rien, sinon que nous sentons et que nous sommes<sup>#133</sup>. Les remords ne viennent que des préjugés: si nous étions exempts de préjugés, nous serions exempts de remords. Les remords ne viennent que de l'éducation et d'une disposition particulière de nos organes. Si les remords provenoient d'une autre cause, <sup>(/531)</sup>s'ils étoient une preuve de quelque chose existante hors de nous, indépendamment de nous, ils seroient les mêmes dans tous les hommes et pour les mêmes faits. Or les uns ont des remords de faire une chose et <sup>(/532)</sup>les autres n'en ont point. Par exemple, un chrétien n'auroit aucun remords d'avoir <sup>(/533)</sup>méprisé et foulé aux pieds l'Alcoran et il en auroit un très grand d'avoir <sup>(/534)</sup>foulé le crucifix, de même que le Turc n'auroit aucun remords d'avoir foulé aux pieds le crucifix et en auroit un très grand d'avoir <sup>(/535)</sup>méprisé ou foulé <sup>(/536)</sup>l'Alcoran.

Les remords ne proviennent donc que du <sup>(/537)</sup>préjugé. Enfin, le remords seroit en tout tems: devant l'action, dans l'action, comme après l'action, ce qui n'est point. Mais quand notre machine est épuisée des esprits agités dans la passion, alors les anciennes idées se réveillent et font très facilement impression, et causent des remords.

## {Chapitre} X

*Que la religion chrétienne n'est pas nécessaire pour la société civile,  
qu'elle tend à la détruire, et qu'elle retient dans de légitimes bornes moins de personnes qu'on ne pense*

<1.> Si la religion étoit nécessaire dans le monde, et si chacun étoit obligé de vivre dans celle où il est né, il est <sup>(/538)</sup>constant que Dieu en auroit donné quelque marque certaine et évidente. La vicissitude des choses humaines, le changement des langues, auroit porté la justice <sup>(/539)</sup>et la bonté de Dieu à nous laisser une marque invariable de la vérité de la religion. Nous ne <sup>(/540)</sup>saurions deviner la volonté de Dieu, s'il ne nous la manifeste clairement, et une des plus grandes preuves que Dieu n'a point révélé de religion, c'est que la religion a besoin d'être prouvée, <sup>(/541)</sup>ce qui ne devoit point être.

La religion n'est proprement que le culte que nous devons à Dieu, comme d'entendre la messe, fréquenter les sacrements, croire la Trinité, l'Incarnation, etc. La vie civile est très indépendante de ce culte; ainsi on peut remplir tous les devoirs d'un bon citoyen, d'un bon ami<sup>(/542)</sup>, en un mot d'un honnête homme, indépendamment du culte qu'on dit que nous devons à Dieu. Il est vrai que les hommes qui, <sup>(/543)</sup>par intérêt, veulent que tout le monde s'acquitte envers eux des devoirs que la société exige, ont lié ces devoirs avec ceux de la religion, et ont prétendu qu'une partie du culte divin consistoit à remplir les devoirs et les obligations des citoyens: ils multiplient ainsi les motifs qui nous portent à leur être utiles<sup>#134</sup>. Cette politique est judicieuse, quoique intéressée, mais elle n'est point véritable, parce qu'enfin il s'agit toujours de faire voir que Dieu a révélé que tel étoit le culte qu'il demandoit de nous.

Si nous n'étions pas prévenus, nous verrions que la religion est très nuisible à la société civile. Il n'y a que ceux qui la pratiquent par ignorance, ou ceux qui ne raisonnent pas conséquemment, qui puissent s'en former une autre idée. Le mépris outré que la religion chrétienne ordonne des richesses détruit entièrement le commerce, qui est l'âme de la société; il suffit de vouloir devenir riche pour tomber dans les filets du démon, selon l'Écriture: *qui volunt divites fieri, incidunt in laqueos diaboli*<sup>#135</sup>. C'est cependant ce désir qui lie les nations et les particuliers par un ordre admirable de la Providence. Si vous ôtez ce désir de l'univers, dans quel état d'assoupissement l'allez-vous faire tomber?

<2.> La religion chrétienne blâme encore le désir de savoir et toute sorte de curiosité. Dans quelle ignorance ce principe ne conduit-il pas? Elle blâme encore tout penchant d'un sexe pour l'autre, et si l'on ne peut pas se vaincre sur ce point il faut se marier<sup>(/544)</sup>. Mais point de conversations, point d'entretiens avec des personnes d'un sexe différent; si on ne commet point d'offense dans ces entretiens, on s'expose toujours à en commettre: *qui amat periculum peribit in illo*<sup>#136</sup>. Ces entretiens ne sont donc permis qu'en des occasions extraordinaires. Combien de conséquences contraires à la société civile ne tirera-t-on pas de ce principe? Combien de mariages mal assortis? Que dira-t-on même de l'auteur de la nature, de nous avoir donné lui-même un penchant qu'il devoit condamner et punir? Peut-on regarder Dieu comme juste après cela? Pourquoi nous donnoit-il un tel penchant, s'il vouloit nous empêcher de le suivre? Peut-on le faire agir d'une manière si peu sage? Mais que dira-t-on, si l'on considère que la religion chrétienne regarde le mariage comme un état d'imperfection par rapport au célibat? Qu'on lise ce que disent saint Paul et les Pères de l'Église sur ce point: on verra que les chrétiens devoient avoir honte de se marier. Et que deviendra la société civile sans le mariage?<sup>#137</sup>

Enfin, la religion chrétienne condamne tout ce qui sert à satisfaire les sens, et ne veut point que nous suivions en rien notre volonté. On regarde cette volonté propre comme la source de tous les maux: les grandeurs sont de véritables bassesses. Enfin, tout ce qu'on appelle pompe du monde est condamné par la religion, qui nous dit que tout ce qui est dans le monde est *concupiscentia oculorum, concupiscentia carnis, superbia vitae*<sup>#138</sup>. Or, qu'y a-t-il dans la société civile qui ne soit compris dans ces trois choses? Je sais que, par des distinctions dont on paye les esprits superficiels, on prétend justifier la religion chrétienne des excès dont je la blâme ici. La religion, disent-ils, ne blâme que l'attachement à la science, aux plaisirs, aux richesses, aux grandeurs, sans blâmer toutes ces choses en elles-mêmes. Mais en vérité, si on me défend le désir d'une chose, comment la rechercherai-je? Et si je ne la recherche pas, que deviendra la société? Mais il faut, dit-on, les rechercher pour l'utilité que l'on en retire, et non pas pour elles-mêmes. Sans examiner si ce dernier faux-

fuyant n'est pas contraire au fond de la doctrine, pourquoi la religion chrétienne me dit-elle que l'état le plus parfait est celui dans lequel on se prive entièrement de toutes choses? Et pourquoi me dit-elle que je dois faire tout ce qui dépend de moi pour tendre à cette perfection qui est aussi spirituelle que celle de Dieu même, qui a tout quitté en ce monde pour embrasser la pauvreté? *Estote perfecti, sicut pater vester caelestis perfectus est*<sup>#139</sup>.

<3.> Ceux qui n'ont pas assez de force en eux-mêmes pour se défaire de leurs préjugés, et qui sans examiner les principes les supposent véritables, tirent de grandes conséquences de la morale de la religion: <sup>(/545)</sup>ils embrassent la vie monastique, c'est-à-dire qu'ils se séparent entièrement de la société civile. Leur conduite est très blâmable, si on raisonne selon l'ordre de la nature et de la société; elle est très régulière selon les <sup>(/546)</sup>règles de la religion chrétienne. Celle-ci défend de suivre sa propre volonté, ils font vœu d'obéissance; elle défend les plaisirs sensuels, surtout ceux que le divin auteur excite lui-même à l'occasion des impressions qu'un sexe différent fait sur l'autre, soit par simple présence ou par une union plus étroite, ils font vœu de chasteté et détruisent même quelquefois leur propre corps par des austérités <sup>(/547)</sup>criminelles; elle défend l'amour des grandeurs, le désir des richesses, ils font vœu de pauvreté. Quelles louanges ne leur donne-t-on pas dans le monde, surtout s'ils ont quitté de grands biens, ou renoncé à une naissance illustre, pour embrasser cet état? <sup>(/548)</sup>Est-il rien de plus opposé à la société civile? Et la nature <sup>(/549)</sup>cède-t-elle ainsi à l'imagination des hommes?

Les moines, ces prétendus pauvres volontaires, ne sont pas seulement inutiles à la société civile, par la vie oiseuse qu'ils mènent, mais ils y nuisent véritablement. Comme ils font vœu de pauvreté, et qu'ils se font nourrir par le public pour la peine qu'ils prennent de ne rien faire, ils dérobent aux pauvres de nécessité ce que la simplicité du peuple leur donne, en achetant avec des trésors temporels des trésors imaginaires d'indulgences<sup>#140</sup>. Ce qui fait voir l'illusion qui se trouve dans cette conduite des moines, c'est qu'il semble que ceux mêmes qui embrassent cet état de bonne foi ne fassent vœu de pauvreté que pour être plus à leur aise, et pour posséder de plus grands biens. La plupart sont logés magnifiquement: les ordres anciens ont acquis de vastes possessions, les pauvres hermites de l'Ordre de saint Bruno (c'est la qualité qu'ils prennent dans leurs contrats)<sup>#141</sup> sont puissamment riches, sans rien dire des religieux de saint Benoît, des Jésuites et des autres ordres dont le nombre est infini, la plupart desquels, sous prétexte de religion, exercent une tyrannie honteuse<sup>(/550)</sup> sur le peuple ignorant et stupide; et l'on peut dire <sup>(/551)</sup>avec justice qu'ils sont plus puissans que les souverains mêmes <sup>(/552)</sup>(l'Inquisition d'Italie et d'Espagne). Ainsi, l'on peut dire que la communauté en général ne pratique point le désintéressement. Nous le voyons par la pauvreté des particuliers, lorsque les moines s'enrichissent en faisant vœu de pauvreté, et si cela continue je ne désespère pas de les voir plus riches que les souverains, et même qu'ils ne s'emparent de la souveraineté.

<4.> Tous les chrétiens doivent tendre à la perfection: *estote perfecti*, etc., dit Jésus-Christ. Or, puisque la virginité, selon la religion chrétienne, est plus parfaite que le mariage, il s'ensuit que tous les chrétiens devraient tendre à la virginité: c'est aussi à quoi on les exhorte. Qui ne remarquera pas la fausseté de ce principe, si contraire à la nature et au but que la raison me dit que Dieu s'est fait en créant l'homme, <sup>(/553)</sup>qu'il se multiplie? Or, si toute la terre étoit chrétienne, et que tous les chrétiens suivissent ce principe, <sup>(/554)</sup>qu'en arriveroit-il? La fin du monde. Cela ne tend-il pas à la destruction de l'espèce? Voyez les louanges qu'on donne à saint Alexis d'avoir abandonné sa femme le <sup>(/555)</sup>soir même de ses noces, et d'avoir mené une vie gueuse et inutile dans la maison de son père<sup>#142</sup>. On nous le donne pour un grand saint, qu'on nous propose comme un exemple merveilleux à imiter. Que les chrétiens l'imitent, que deviendra la société? Le peuple aime ce qui lui paroît au-dessus de <sup>(/556)</sup>sa nature: on loue les vierges, parce qu'on regarde communément cet état comme très difficile et extraordinaire.

Qu'il est opposé à la vie civile de vivre seul, de prendre sa nourriture par un trou, comme si elle venoit du ciel! En un mot, que la vie des moines nuit à la société! =S=Si tous les hommes vivoient chacun à part, sans aucune société et sans aucun commerce les uns avec les autres, il seroit impossible qu'ils se fissent aucun bien<sup>#143</sup>. Or il y a plus lieu de croire que de se rendre mutuellement service, et s'acquitter des devoirs <sup>(/557)</sup>d'un bon citoyen, c'est remplir la fin que Dieu peut avoir eue en nous mettant au monde. Ainsi, à le bien prendre,

l'état monastique est le plus imparfait de tous les états. Le peuple juge, encore un coup, par la peine qu'il y a de ne pas suivre le penchant de la nature, et c'est sans doute le contraire, puisque ce penchant habituel est la marque visible<sup>(/558)</sup> que Dieu nous donne de sa volonté.

C'est se défier de la volonté de Dieu, et du soin qu'il prend de ses créatures, que de croire que les moines soient nécessaires pour <sup>(/559)</sup>le prier pour les autres hommes; car, outre qu'il s'en faut beaucoup que les moines prient toujours, <sup>(/560)</sup>le peuple le prie. Les moines sont <sup>(/561)</sup>des hommes comme les autres: ils n'ont d'autre caractère spécial que celui que l'imagination leur attribue, et que leur habit particulier et tout plaisant leur a acquis, mais ils sont <sup>(/562)</sup>comme les autres aux yeux de Dieu. <sup>(/563)</sup>S'il est vrai de dire que Dieu exige de nous des prières, il est sans doute plus agréable à Dieu de le prier soi-même, que de le faire prier par autrui. Mais le peuple veut toujours juger de Dieu comme d'un roi. Les villes<sup>(/564)</sup> payent pension à de certains courtisans pour les protéger auprès des souverains; le peuple tient la même conduite: il prie sur la terre les saints qu'il croit dans le ciel, il leur fait même des présents, et il entretient encore les moines <sup>(/565)</sup>pour le protéger auprès de Dieu.

<5.> La religion chrétienne nous détache trop de la félicité présente: elle veut que nous rapportions tout à une félicité à venir, que nous ne connaissons pas. Or, pour l'utilité de la société civile il faut se rendre heureux en ce monde, parce qu'il paroît à la conduite de l'auteur de la nature qu'il a eu en vue la félicité des hommes en général, plutôt que celle de quelque particulier. Nous devons tous entrer dans ce dessein, et nous étudier à nous rendre mutuellement heureux. Si nous observons bien ce qui se passe dans le monde, nous verrons que ce dessein, bien exécuté, est une voye sûre pour notre félicité particulière: l'auteur de la nature semble ne nous la donner qu'à ce prix. Ceux qui ne sont bons que pour eux-mêmes sont ordinairement misérables; cette misère est un aiguillon dont la Providence se sert pour les faire sortir d'un état inutile à la société: plus un état nous rend utiles, plus il nous enrichit. L'amour de nous-mêmes, l'humanité, enfin la nature, nous retiendra et nous retient plus que la religion. Qu'on se consulte: la vanité, les passions, retiennent les hommes et les portent à tout. Personne n'a pu encore faire le mal comme le mal, et nous ne devons pas donner <sup>(/566)</sup>lieu au vulgaire de nous confondre avec les méchants<sup>#144</sup>.

<6.> La religion <sup>(/567)</sup>chrétienne est le tombeau de la raison. Elle empêche de faire du progrès dans les sciences: *captivantes* <sup>(/568)</sup>*intellectum*. Enfin la religion tend à nous rendre malheureux dans ce monde, <sup>(/569)</sup>sous les apparences d'une autre vie <sup>(/570)</sup>qu'elle nous promet. En un mot, pour être <sup>(/571)</sup>parfait chrétien, il faut être ignorant, croire aveuglément, renoncer à tous les plaisirs, aux honneurs, aux richesses, vivre seul dans un désert, abandonner ses parens, ses amis, garder sa virginité, <sup>(/572)</sup>en un mot, faire tout ce qui est contraire à la nature, donner toutes ses richesses aux moines. Après cela, vous êtes sûr, à ce qu'ils vous promettent, d'aller droit au ciel<sup>#145</sup>.

{Chapitre} XI  
*Qu'il y a un être suprême,  
et <sup>(/573)</sup>la conduite qu'un honnête homme doit garder dans la vie*

=S=<1.> Je ne <sup>(/574)</sup>saurois considérer la beauté, l'ordre et l'harmonie de toutes les parties du monde sans conclure que le monde, <sup>(/575)</sup>avec les parties qui le composent, a été produit par un être sage et tout-puissant, quand même la matière seroit éternelle<sup>#146</sup>. Combien de choses merveilleuses n'admirons-nous pas dans le monde! Le flux et le reflux de la mer, la nature des corps fluides, la lumière, les couleurs, la circulation du sang, le jeu de chaque partie du corps des créatures animées et le concert admirable de toutes ensemble<sup>#147</sup>; toutes ces choses épuiseront l'esprit humain avant qu'il en ait imaginé la véritable cause. S'il faut tant <sup>(/576)</sup>d'attention pour les démêler, quelle sagesse a-t-il fallu pour les inventer! Il n'y a pas une plante dont la structure ne soit un ouvrage admirable, et qui demande plus de connoissance dans l'auteur. Peut-on, après cela, penser que l'univers soit une production du hazard? Qu'on le suppose éternel, si l'on veut, on <sup>(/577)</sup>n'évitera point la force de cet argument.

La conservation du monde est aussi difficile que sa production: le tems qui consume tout, l'action qui détruit continuellement les instrumens, <sup>(/578)</sup>dérangeroit et détruiroit enfin quelque ressort, si une sagesse infinie ne veilloit à tout et n'avoit sagement pourvu à tous les accidens, et n'entretenoit continuellement les mouvemens réguliers qu'elle peut seule avoir imprimés à la matière, incapable d'elle-même de se mouvoir<sup>#148</sup>. Les astres que nous voyons, et leurs mouvemens continuels et réguliers, ne nous convainquent-ils pas de la puissance et de l'existence d'un être <sup>(/579)</sup>suprême? Mais lorsqu'un esprit éclairé par l'astronomie parcourt attentivement l'exactitude et la régularité de ces vastes corps dans leurs révolutions, quelque système <sup>(/580)</sup>qu'on embrasse, il faut recourir à une cause intelligente de qui vient la régularité du mouvement de ces astres, régularité si utile à la terre.

<2.> =B= Le plus stupide des hommes est convaincu que tout effet a une cause, et qu'un très grand effet suppose une cause dont la vertu est très grande; le consentement général ne souffre aucune exception à cet égard-là. On ne trouve aucun peuple, ni aucun particulier, qui ne reconnoisse une cause de toutes choses<sup>#149</sup>. Or la cause des choses intelligentes est <sup>(/581)</sup>[l'effet d'] une intelligence parfaite; un ouvrage d'une structure admirable, où la disposition des parties répond à une fin, est assurément l'effet d'une cause intelligente. Voilà donc un auteur intelligent reconnu. Le même sens commun dicte qu'aucune autre cause n'a pu borner, ni limiter, la perfection de la cause; qu'elle est donc sans bornes. Voilà l'auteur du monde reconnu pour un être infini; la sagesse, la bonté, la puissance, la justice, en un mot toutes les perfections, sont renfermées dans cet être infini, et il est difficile de <sup>(/582)</sup>concevoir qu'il soit infini et qu'il ne soit pas unique.

<3.> C'est cet être suprême <sup>(/583)</sup>et infini que nous appelons Dieu, c'est lui qui nous a donné pour nous conduire la raison, qui se trouve dans tous les hommes. Tant que nous la suivrons sans prévention nous ne pourrons jamais nous tromper, il est de la providence de Dieu d'en avoir usé ainsi. Pourquoi donc soumettre cette lumière qui nous est naturelle, et qui par conséquent <sup>(/584)</sup>vient de lui, à <sup>(/585)</sup>la tyrannie de celle des autres? Comment puis-je être sûr du chemin que je dois tenir, en suivant les lumières d'autrui? Ma raison peut errer, j'en conviens, mais celle des autres hommes n'est-elle pas sujette aux mêmes défauts? =S=Un honnête homme ne doit pas donner son consentement à un discours dont il ne conçoit pas le sens; il faut aussi qu'il prenne bien garde si ce qu'on dit s'accorde avec la <sup>(/586)</sup>droite lumière de la raison. Car lorsqu'il conçoit que cela ne s'y accorde pas il est impossible qu'il se rende, et qu'il puisse consentir à ce qui répugne à cette lumière<sup>#150</sup>.

=S=Quoiqu'il y ait beaucoup de choses au-dessus de notre raison, cependant nous ne voyons pas qu'elles choquent aucun de ces principes clairs et évidens qui sont gravés dans notre esprit: nous ne sommes pas capables de concevoir que la plus petite partie de la matière puisse être divisée éternellement, néanmoins tant s'en faut que cela soit contraire à notre raison, puisqu'elle nous convainc que cela est ainsi, quoique nous ne comprenions pas comment cela se peut faire. Il y a d'autres choses qui sont directement contraires <sup>(/587)</sup>à ces principes clairs et évidens que notre raison trouve dans sa propre nature: par exemple, qu'une partie est égale au tout. Ce seroit renoncer aux claires idées de la raison et de l'esprit, sur lesquelles la certitude de tout ce que

nous croyons, ou que nous connoissons, est appuyée comme sur les premiers principes sans lesquels nous ne saurions avoir nulle assurance, si nous croyons de telles choses<sup>#151</sup>.

=S=C'est par cette raison que nous concevons qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que Dieu a déjà fait dans la création du monde; d'où nous <sup>(/588)</sup>devons conclure que Dieu peut faire tout ce qui est possible. Et c'est ce que nous devons entendre lorsque nous disons que Dieu est tout-puissant. Mais il n'y a sans doute personne qui voulût soutenir que Dieu peut faire des choses, ou qui impliquent contradiction en elles-mêmes, ou qui <sup>(/589)</sup>sont formellement contraires à sa nature et à ses attributs. C'est pourtant ce que la religion chrétienne lui fait faire, et on en conviendrait, si l'on étoit<sup>(/590)</sup> de bonne foi. L'immutabilité du conseil de Dieu est une suite nécessaire de sa sagesse. Quiconque change de dessein, ou se repent de quelque chose, fait connoître que sa prévoyance est imparfaite et sa sagesse défectueuse: Dieu n'est susceptible d'aucunes imperfections<sup>#152</sup>.

<4.> Il y a des personnes qui ne croient point à la religion chrétienne par débauche et par impiété: ceux-là ne <sup>(/591)</sup>sauroient être honnêtes gens. Comme dès leur enfance on ne leur a défendu le mal que par la crainte de l'enfer, dès qu'ils ne craignent plus cet enfer ils ne font plus de difficulté de pratiquer le mal: <sup>(/592)</sup>voyez Charron, *de la sagesse*, L.2, art. 28 & 29.<sup>#153</sup> Mais il y <sup>(/593)</sup>a des personnes qui ne croient point à la religion chrétienne par raison, et ceux-là sont de très honnêtes gens: l'esprit d'ordre les fait agir et la raison les persuade, par cet esprit d'ordre, combien il leur importe d'avoir de l'honneur et de la probité. Il doit y avoir naturellement plus de probité dans une personne persuadée par raison de la fausseté de la religion chrétienne que dans un chrétien. La confession autorise le crime par l'assurance d'en être absous: on fait facilement un crime, lorsqu'on en espère le pardon, au lieu que l'homme d'ordre ne trouve point de ressource pour se pardonner ses fautes.

=S=<5.> Il y a des actions <sup>(/594)</sup>essentiellement et éternellement bonnes, et qu'un honnête homme doit pratiquer, comme de reconnoître un Dieu, de ne faire aux autres que ce <sup>(/595)</sup>qu'il voudroit qu'il lui fût fait. D'où je conclus que <sup>(/596)</sup>les actions contraires sont essentiellement mauvaises. La preuve certaine à laquelle nous devons reconnoître si nous aimons Dieu, est de voir si nous sentons une ferme et constante résolution de lui obéir. Ainsi nous ne devons avoir pour guide que la raison, qui nous vient de lui-même, et lorsqu'elle a reconnu qu'il parle elle doit se taire et écouter. L'estime intérieure que nous devons avoir de Dieu doit consister dans une connoissance convenable de son être et de ses attributs, et notre respect extérieur doit paroître en ce que nous <sup>(/597)</sup>faisons toutes choses qui nous paroissent convenables à son excellence et à notre dépendance de lui<sup>#154</sup>.

=S=<sup>(/598)</sup>Puis donc que Dieu est le créateur et le maître de toutes choses, nous devons aussi les employer toutes à l'usage pour lequel il les a faites, et nous en servir pour la fin qu'il s'est proposée en les créant, autant que par la raison qu'il nous a donnée nous pouvons connoître son but et son dessein. Il ne faut donc pas en aucun tems abuser de ces choses, ni en faire excès pour altérer notre santé, ni troubler notre raison, ni nous être, en quelque manière que ce soit, un obstacle à faire notre devoir. De même, Dieu ayant fait plusieurs choses pour l'usage et le service de tous les hommes, il n'est pas juste que ces choses soient accumulées entre les mains de quelques-uns avec superfluité, pendant que les autres manquent de ce qui leur est nécessaire à la vie<sup>#155</sup>.

L'homme n'est pas fait pour être oisif: il faut qu'il s'occupe à quelque chose, et <sup>(/599)</sup>toujours avoir pour but la société. =S=Dieu ne se propose pas seulement le bonheur de quelques particuliers, mais en général le bien et la félicité de tous les hommes. Ainsi les hommes doivent se rendre mutuellement service, quelque différence qu'il y ait entre eux, parce qu'il n'y a personne, tel grand et élevé qu'il puisse être, à qui il ne puisse arriver à quelque heure d'avoir besoin du secours et de l'amitié du plus pauvre. Ainsi on doit s'obliger mutuellement. La fidélité et la sincérité sont très essentielles à la société: tous les hommes peuvent tirer de là de très grands avantages, et cela contribue beaucoup à les rendre mutuellement heureux. Nous devons aimer les autres comme nous-mêmes, avec autant de sincérité que nous, c'est-à-dire que nous devons toujours faire envers les autres ce que nous <sup>(/600)</sup>jugerions raisonnable qu'ils fissent envers nous, si nous étions dans les circonstances où ils se trouvent, et qu'ils fussent dans celles où nous sommes. Celui qui est obligé par devoir

de faire quelque chose, est aussi obligé de se mettre en état de l'exécuter, et d'employer tous les moyens et tous les instrumens nécessaires pour en venir heureusement à bout<sup>#156</sup>.

<sup>(/601)</sup>Telle est la conduite que doit garder un honnête homme dans la vie; c'est une conduite qui a été pratiquée par les plus grands hommes de l'antiquité. <sup>(/602)</sup>[Ces sentimens de] <La> morale de Platon et des autres payens est aussi pure que celle des chrétiens. Ceux-ci ne la pratiquent que parce qu'on leur enseigne que Dieu le veut et l'ordonne; les autres, au contraire, ne la pratiquoient que parce que la raison et la nature <sup>(/603)</sup>leur inspiroit. Jésus-Christ n'est donc pas venu pour réformer la nature qu'on nous dit qui étoit pour lors corrompue. <sup>(/604)</sup>Ces sentimens de morale ne sont pas d'une nature corrompue, et Jésus-Christ et l'Écriture ne nous enseignent <sup>(/605)</sup>pas un point de morale qui n'ait été enseigné et pratiqué partout ce qu'il y avoit de gens éclairés dans le paganisme.

=S=Quelle est donc cette nature corrompue? Les exemples de tant de sages payens font bien voir qu'ils avoient une <sup>(/606)</sup>assez grande connoissance d'un être suprême, et un assez grand pouvoir de faire ce que la raison leur enseignoit qui étoit bon. Avoient-ils d'autre loi que celle <sup>(/607)</sup>qui est écrite dans le cœur et que la raison inspire naturellement?<sup>#157</sup> Non, mais c'est que la raison et la nature sont des ouvrages de Dieu, et les religions des ouvrages des hommes.

<6.> Voilà les doutes que je propose, non en personne entêtée et prévenue de ses sentimens et qui se croit infallible, je sais trop bien que ma raison peut errer, mais en personne qui suit les lumières de cette raison qui lui vient de Dieu, qui parle avec sincérité et de bonne foi et qui cherche à s'éclaircir. Et je proteste de me rendre sans entêtement lorsqu'on me fera voir que j'ai erré, et que ce que j'ai avancé est faux. Oui, mon Dieu, parlez, votre serviteur écoute: *notam fac mihi viam in qua ambulem*<sup>#158</sup>, <sup>(/608)</sup>comme parle le Prophète, et je la suivrai avec toute la soumission et tout le respect que je dois à mon créateur et souverain maître.

FIN